

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Le Prince de Ligne  
 La question éthiopienne  
 Le Congrès catholique de Prague  
 Aux noces de Cana  
 En quelques lignes...  
 Est-il trop tard?  
 Portraits sans modèles  
 Les premières relations diplomatiques entre la Belgique et la Turquie

L. DUMONT-WILDEN  
 Vicomte Charles TERLINDEN  
 René DRAGUET  
 Omer ENGLEBERT  
 \* \* \*  
 Hilaire BELLOC  
 André SUARÈS  
 Henri LAMBOTTE

Les idées et les faits : Chronique des idées : La peinture bruxelloise du XVII<sup>e</sup> siècle à l'Exposition de Bruxelles, Mgr J. Schyrgens.

## Le Prince de Ligne<sup>(1)</sup>

Depuis plus de cent ans nous cherchons l'Europe; depuis plus de dix ans nous pleurons l'Europe, et de toutes les tragédies dont notre temps nous offre le spectacle, ce n'est pas la moins douloureuse.

L'Europe! Réalité transcendante qui ne fut jamais une réalité politique, sauf peut-être au temps de l'Empire romain, lequel, à la vérité, fut plus méditerranéen que réellement européen, l'Europe qui, au cours de sa longue histoire, ne fut que rarement une réalité spirituelle, mais dont l'idéale image a hanté les nuits de tant d'hommes supérieurs! L'Europe, notre grande patrie, dans laquelle nous voudrions encadrer nos petites patries sans rien renier de ce qu'elles ont d'original — diversité dans l'unité! L'Europe, vieille terre de plaines et de montagnes, de champs et de forêts, où les fleuves ne sont point des torrents dévastateurs, mais des sources de vie, des routes de la civilisation, où les villes, riches d'histoire, d'art et de souvenirs, ne sont point démesurées, et d'où notre race essaïma pour répandre dans le vaste monde une civilisation qui, sans doute, n'est pas parfaite, étant vivante et perfectible, mais qui apparaît dans les

annales de l'humanité comme la plus active et la plus humaine! Est-il encore possible, en ce temps d'inquiétudes et de contradictions, où les rivalités et les haines internationales obscurcissent ce que nous appelions naguère la conscience universelle, de la concevoir autrement que comme une expression géographique?

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand elle s'appelait la Chrétienté, quand elle était catholique et théologique, elle fut réellement une patrie, la seule patrie que pussent concevoir ceux des hommes de ce temps qui étaient capables de voir plus loin que le clocher de leur église, le beffroi de leur cité ou le donjon de leur seigneur. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la Réforme et la Contre-Réforme, première explosion des nationalités, et sous la forme la plus exclusive, — la forme religieuse, — la détruisirent. La Renaissance est sans doute un phénomène européen, mais protestants et catholiques souillèrent de sang le visage oublié de la grande patrie commune, et Erasme l'humaniste, au moment où il meurt, n'est plus qu'un anachronisme, un personnage du passé ou de l'avenir. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le signe de la raison française, l'Europe apparaît de nouveau comme une patrie, purement intellectuelle il est vrai, mais qui s'impose à l'universalité des esprits. Elle a son idiome commun, la langue française adoptée partout comme seconde langue,



(1) Discours prononcé le 27 juillet à l'Académie royale de langue et de littérature françaises, en présence de S. M. le roi Léopold III, à l'occasion du bicentenaire de la naissance du prince de Ligne.



langue des relations internationales, langue de la politesse, langue des élites; elle a ses souvenirs communs, ceux qu'elle a hérités de la Grèce ou de Rome, humanisés par le christianisme; elle a son idéal commun: le règne des lumières que Joseph II, type du despote éclairé, concevait à peu près de la même façon que les encyclopédistes ennemis du despotisme. D'un bout à l'autre du vieux continent alors, les élites se comprennent, pensent et sentent à peu près à l'unisson et communient dans la même foi en l'homme selon Rousseau, et dans le même espoir du progrès indéfini.

Cette patrie européenne, qui est presque d'hier, a-t-elle été submergée dans le grand tumulte de peuples qui suivit la Révolution française, au point qu'elle ait sombré à jamais?

On a pu le penser, et c'est dans ce sens que je crois pouvoir dire que depuis plus de cent ans nous cherchons l'Europe perdue. Peut-on espérer la retrouver un jour?

Un moment, dans les premières années de ce siècle, on a eu quelques raisons de croire que cette Europe de l'intelligence allait reparaitre sous le signe de l'esthétique. Grâce à une sorte d'équilibre dû au régime des alliances, la paix semblait assurée entre les grandes puissances; la facilité des échanges avait amené la prospérité générale; une société cosmopolite qui promenait ses loisirs de villes d'eaux en capitales avait propagé une sorte de cosmopolitisme artistique et littéraire dont notre Maeterlinck était peut-être l'expression la plus éclatante. De grands courants esthétiques, de jolies modes sentimentales se transportaient de Paris à Londres, en passant par Bruxelles, de Rome à Munich, de Berlin à Saint-Petersbourg — Barrès, évoquant le gracieux souvenir de Marie Bashkirtseff l'appelait « Notre-Dame des Sleeping-cars ». On communiait dans les mêmes engouements. Il y avait des artistes spécifiquement européens: Wagner, Debussy, Nietzsche, Anatole France, d'Annunzio, Barrès, Verhaeren, Maeterlinck, Kipling... La catastrophe de 1914 a détruit tout cela. La haine allumée entre nations par les incendies de Louvain, de Dinant, de Reims et d'autres lieux a tué pour longtemps la faculté de se comprendre.

La tempête apaisée cependant, le radieux fantôme de l'Europe retrouvée apparut un moment sur les bords du lac Léman. Un homme d'Etat, dont bien des rues et des places publiques de France portent encore le nom, ayant en son vieil âge découvert l'Europe, y accrocha son idéal pacifique. Il nous dit que le temps était revenu de parler « européen ». Il le dit en français; c'est peut-être, hélas! une des raisons pour lesquelles on refusa de le suivre. Toujours est-il que le fantôme disparut bien vite comme ces vapeurs légères qui flottent sur la campagne à l'aube trop radieuse d'une de ces belles journées qui finissent par un orage; si bien que ceux de ma génération qui auraient voulu être de « bons Européens » se demandent s'ils n'ont pas suivi la plus décevante des chimères. Et voilà pourquoi j'ai cru pouvoir dire que, depuis quelque dix ans, nous pleurons l'Europe. Et je pense à la belle histoire d'Orphée qui, ayant obtenu de Jupiter la faveur insigne d'arracher aux Enfers l'épouse inspiratrice, la perdit une seconde fois pour avoir mis trop de hâte à la vouloir revoir...

\* \* \*

Il ne faut jamais désespérer; ce qui a été peut renaître, et il est quelquefois fécond d'entretenir des regrets. C'est ce qui donne une actualité pathétique au deuxième centenaire de l'homme qui fut sans aucun doute le type le plus caractéristique du bon Européen d'autrefois, ce prince de Ligne dont je vais essayer devant vous d'évoquer la mémoire et en qui, dans cette Académie, il nous plaît de voir le précurseur du mouvement littéraire belge de langue française.

Ce type du bon Européen de l'Europe française était un Belge; le trait doit être noté dès le premier abord.

Je me garderai bien de me donner le ridicule de représenter la Belgique comme le centre de l'Europe; le centre de l'Europe s'est d'ailleurs souvent déplacé au cours de l'histoire, mais c'est peut-être le plus fréquenté et le plus anciennement fréquenté des grands carrefours européens. On l'a représentée de nos jours comme la plaque tournante d'une gare de triage; dès le Moyen âge, c'est le point de croisement des grandes routes commerciales allant de France en Allemagne, d'Angleterre en Italie. Or, les grandes routes commerciales sont toujours aussi les grandes routes de la civilisation. Notre grand historien Henri Pirenne, qui, mettant enfin de l'ordre dans nos annales, a déterminé les fondements idéologiques de notre nationalité composite, a montré par des traits saisissants que c'est à cette situation géographique que nos provinces, unies peut-être plutôt par les circonstances que par une volonté commune, ont dû de former une nation qui ne possède son statut international que depuis un peu plus de cent ans, mais qu'une longue histoire commune avait préparée. Il a montré que notre pays est une sorte de synthèse de France et de Germanie, un pays de marches où, depuis des siècles, les deux grandes civilisations de l'Occident s'affrontent et se pénètrent tour à tour. L'Espagne et l'Italie, d'autre part, ont marqué nos villes, donnant à nos arts un reflet de la grâce méditerranéenne, et toutes ces influences diverses ont laissé parmi nous de telles traces qu'il n'est pour ainsi dire pas un peuple d'Europe qui ne trouve ici quelques souvenirs familiers. Sous l'ancien régime, Bruxelles était l'auberge des princes en exil; quand l'ère des révolutions commença, notre capitale devint l'asile préféré des proscrits, le laboratoire secret des idées les plus hardies, parfois les plus dangereuses, parfois les plus fécondes. N'est-ce pas à ces circonstances que nous devons une constante curiosité et une constante sympathie pour l'Europe, sympathie et curiosité qui sont pour nous le meilleur moyen d'échapper à ce particularisme municipal qui ressemble souvent à l'esprit de clocher? Quelqu'un n'a-t-il pas dit, en une boutade qui, comme toutes les boutades, n'est qu'à moitié juste, qu'en Belgique on ne cessait d'être Bruxellois, Anversois, Gantois ou Liégeois que pour devenir Européen?

Nos grands humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle, toujours errants sur les routes de France, d'Allemagne et l'Italie, avaient montré la voie; mais c'est le prince de Ligne qui devait fixer pour toujours le type du Belge européen.

Il était Belge, — il est né à Bruxelles en 1735, — mais il était prince et les princes ont toujours quelque cosmopolitisme dans le sang. Songeant un jour à ses ancêtres, il jetait cette note sur le papier:

*« Un homme de ma chancellerie, mon secrétaire allemand nommé Leygeb, dit, et moi aussi à la vérité, qu'il a lu sur un vieux parchemin que nous descendions d'un roi de Bohême; il dit aussi qu'il a lu sur une tombe je ne sais où que nous descendions de Charlemagne par un certain Thierry d'Enfer; il dit encore que les généalogistes nous donnent la même tige que la maison de Lorraine et que d'autres prétendent que nous sommes une branche de celle de Bade. Il jure bien qu'il y ait quelque chose de tout cela car mon père était diablement fier. Et puis ce qui me fait accroître qu'il y a du Charlemagne et du Vitikind dans notre sang, c'est que nous avons la Toison depuis quatre siècles et que nous sommes princes d'Empire depuis deux. »*

Cette généalogie, d'ailleurs confuse, est à peu près aussi arbitraire que celle qui faisait descendre le comte de Pons de Ponce-Pilate. Mettons que les Ligne et leur chancelier plein de zèle voulaient simplement dire par là que leur famille pouvait le



disputer en antiquité et en illustration à beaucoup de maisons princières auxquelles ils étaient d'ailleurs apparentés. Remontant de la façon la plus sûre au XI<sup>e</sup> siècle, elle était une des plus anciennes du Hainaut. A la petite Cour des gouverneurs généraux des Pays-Bas, ils tenaient le premier rang.

Sujets loyaux de leurs souverains, que ceux-ci résidassent à Madrid ou à Vienne, ils gardaient envers eux une indépendance de féodaux, ne quémendant ni charges, ni pensions, n'allant faire leur cour que quand bon leur semblait. Ce fut d'ailleurs par une funeste erreur que les premiers historiens de notre pays parlèrent de dominations étrangères. Si notre dynastie nationale s'hispaniolisa avec Philippe II, si nos provinces passèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle aux Habsbourg d'Autriche, héritiers de la maison de Bourgogne, elles conservèrent toujours leurs institutions particulières, leurs franchises, comme on disait autrefois, et si notre noblesse fut en général plus accommodante que notre bourgeoisie municipale, elle ne fut jamais une véritable noblesse de Cour, et notre héros a beau avoir dans les veines le sang de plusieurs nobles maisons de France et d'Allemagne, sans compter ce légendaire roi de Bohême dont il parle, c'était bien un prince belge; c'est en Belgique qu'il avait ses racines et la plus grande partie de ses biens, c'est à Belœil, à Baudour, à Fagnolle qu'il était dans ses terres une matière de petit roi. Son père, le prince Claude-Lamoral, était un véritable féodal : les traits de son caractère eussent enchanté Saint-Simon. « *Mon père ne m'aimait pas* (écrit-il en une phrase qui, citée par Sainte-Beuve, se retrouve dans toutes ses biographies), *je ne sais pourquoi, car nous ne nous connaissions point. Ce n'était pas alors la mode d'être bon père et bon mari. Ma mère avait grand peur de lui. Elle accoucha de moi en grand vertugadin; elle mourut de même quelques années après, tant il aimait les cérémonies et l'air de dignité.* »

Toute princesse de Salm et du Saint-Empire qu'elle était, cette pauvre femme tint en effet peu de place dans le monde. Elle épousa le prince Claude-Lamoral à dix-sept ans, en eut deux filles et un fils, et mourut; au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, le rôle normal des filles de la haute noblesse était de donner des continuateurs à la maison de leur mari : après quoi, il était fort séant qu'elles disparussent... Le sévère époux de cette mère effacée ne paraît guère l'avoir pleurée : il se suffisait à lui-même et à la gloire de sa famille. Manquait-il tout à fait de cœur? A vrai dire, le cœur en ce temps-là n'était pas ce dont il convenait de faire étalage quand on était prince de Ligne et du Saint-Empire. Il était de cette espèce de gentilshommes qui disparut au XVIII<sup>e</sup> siècle, à qui l'honneur et la dignité de leur nom tenaient lieu de tout. Son fils, qui n'eut jamais pour lui que du respect et de la crainte, et qui, même parvenu à l'âge d'homme, souffrit cruellement de sa tyrannie, se le figura toujours sous les traits d'un Jupiter tonnante. « *Quand il se mouchoit, écrit-il, il avait l'air d'étendre un drapeau; quand il toussait, c'était un coup de canon qui faisait retentir les voûtes; quand il se lournait il faisait rentrer tout son monde sous terre.* » Lorsque, arrivé à la vieillesse, notre prince écrivit ses mémoires, il lui arrivait assez souvent d'évoquer la mémoire de ce père « qui ne l'aimait pas ». Il le revoyait, assis très droit dans son grand fauteuil, y réfléchissant noblement, puis donnant des ordres à ses gens, ou bien se promenant dans son parc de Belœil appuyé sur une haute canne qui avait l'air d'un sceptre ou d'un fouet. Cette image devait sembler un peu « gothique » à un lecteur de Voltaire et de Rousseau, mais Charles-Joseph de Ligne avait, lui aussi, la fierté de son sang, et quand il parlait avec légèreté de sa généalogie, c'était pure affectation. Il y mettait une sorte de pudeur, mais, au fond, il n'était pas moins glorieux de ses ancêtres que son père.

Il reçut l'éducation que l'on donnait d'ordinaire aux fils de grande famille à cette époque, mais peut-être, tout d'abord du moins, fut-elle particulièrement négligée. S'il eût été Français, on l'eût peut-être mis dans un de ces grands collèges dirigés généralement par les Jésuites et qui se faisaient gloire d'avoir instruit quelques princes du sang, mais il n'existait rien de semblable dans les Pays-Bas autrichiens. Le prince Claude dut donc se résoudre à chercher pour son héritier un précepteur. Bien que sa souveraine Marie-Thérèse fût alors en guerre avec le roi de France, il pensa qu'on ne pouvait trouver pour un prince de sa maison d'éducateur convenable qu'à Paris, capitale de la politesse et des belles-lettres. On y trouvait en effet de beaux esprits à foison, mais ceux qui s'adonnaient au métier de précepteur n'étaient pas toujours recommandables. La plupart d'entre eux appartenaient à cette bohème ecclésiastique et littéraire qui, durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, vécut en marge de la bonne compagnie, s'y mêlant un instant presque avec intimité pour retomber ensuite dans une assez basse crapule : abbés de ruelles et de cabarets, poètes crottés en quête d'un protecteur, parasites plus ou moins spirituels ou plus ou moins extravagants dont Diderot nous a laissé l'image dans son *Neveu de Rameau*. Le prince Claude de Ligne commença par tomber très mal et, de huit à quinze ans, son précieux héritier passa par les mains d'une dizaine d'éducateurs, tous plus ou moins fripons, plus ou moins vicieux ou plus ou moins fous, depuis le faiseur d'églogues qui le faisait lire dans les romans licencieux alors à la mode jusqu'au janséniste intransigeant qui dut quitter la place à la suite d'une querelle théologique avec le curé du village. Il n'aurait jamais dépassé le catéchisme ni le rudiment, dit-il lui-même, ou il aurait eu la cervelle tout à fait dérangée si enfin, dans sa quinzième année, son père, grâce au prince de Rohan, n'eût découvert un certain abbé de la Porte qui sortait du collège Louis-le-Grand où il avait fait de brillantes études, et qui, fort lettré mais non moins sage, apporta à son élève, écrivit plus tard le prince, « *cette fleur d'humanité, de littérature, d'urbanité qui font le charme de ma vie et, formant mon âme en même temps que mon esprit, il acquit d'autant plus de droits à ma reconnaissance que je crois que si je valais quelque chose c'est à lui que je le devrais.* »

Un élève peut-il faire un plus bel éloge de son précepteur? Et le fait est que ce M. de la Porte devait être un homme assez rare. Il était pieux sans raideur et savant sans pédantisme. Selon la mode du temps, il s'amusait à faire de petits vers de circonstance, mais il ne leur attribuait pas trop d'importance. Il aimait les lettres et savait les faire aimer. La religion qu'il pratiquait était aimable et mondaine, mais si elle enseignait ce que l'on doit aux princes, elle n'oubliait pas ce que l'on doit à Dieu; elle n'oubliait même pas ce que l'on doit aux hommes. En se promenant dans le village et dans les environs de Belœil avec son élève, M. de la Porte prenait plaisir à lui apprendre l'art de la bienfaisance et cette douceur, cette humanité qui étaient déjà dans l'air du temps, mais qui n'avaient pas encore ce ton d'éloquente prêcherie que devait leur donner Rousseau.

Les agréables journées! On se promène à pas lents le long des sentiers, on cause, on parle de la lecture de la veille, et puis on médite sur la joie pure des moissonneurs, sur la santé et la bonne conscience des glaneuses; on répand quelques aumônes dans les chaumières les plus pauvres, et les bonnes gens ravis acclament leur futur maître avec des larmes de reconnaissance. On cite Homère et Virgile et les vers élégants et rustiques du poète latin se chargent d'émotion et de vérité à être ainsi murmurés par le bon maître dans les sentiers et les bois. « *M. de la Porte m'apprenait tout et ne m'enseignait rien, écrira plus tard notre prince de Ligne. Nous n'avons ni heures d'études ni de récréation, et la conversation sur mes lectures et sur les grands exemples d'élé-*



vation, de sensibilité, les bonnes et grandes actions faisaient plus qu'une application réglée dont on voit toujours arriver le moment avec effroi. Un arbre, un troupeau de moutons nous rappelaient les églogues de Tityre, Damète et Mélibée; un renard, un loup à la chasse, un âne, un chat, un singe, les leçons du grand fablier; un soldat, un invalide à la promenade, tous les capitaines anciens et modernes, et dans nos promenades à cheval dans les terres de mon père où il y a eu tant de champs de bataille comme Fontenoy et la carte à la main nous admirions les illustres vainqueurs et étudions la faute des vaincus. »

En vérité, ne dirait-on pas que M. de la Porte devance l'éducateur d'Emile? Ne semble-t-il pas avoir pris dans ce livre fameux ce qu'il avait de meilleur : cette humanité, cette facilité, cette confiance dans la nature qui sont de délicieuses vertus quand on ne les prêche point. Aussi bien n'est-il pas impossible que quand il écrivait ces lignes, probablement au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, le prince se souvint de ce qu'il avait lu dans Rousseau et qu'il prêtât à son aimable précepteur les idées et le ton d'un autre temps.

Toujours est-il qu'il n'a rien inventé sur le zèle et la bonté de M. de la Porte, dont l'ombre légère et savante l'a suivi toute la vie. Si j'ai insisté peut-être un peu longuement sur ces années d'enfance, c'est que, dans toute vie, ce sont celles qui marquent le plus, ce sont celles qui ont donné à l'homme l'essentiel de son caractère.

#### MESDAMES ET MESSIEURS.

Je crois que dans une séance académique c'est une grande erreur, quand on fait l'éloge d'un homme, de vouloir gonfler ses mérites et de lui prêter des qualités qui ne sont pas les siennes. Le prince de Ligne n'est pas un très grand écrivain. Il a des dons admirables, de l'imagination, de l'esprit, des trouvailles d'expression qui n'appartiennent qu'à lui, mais il écrit comme on parle, — comme on parlait de son temps, — ne se relit jamais, si bien qu'il est presque toujours négligé, souvent incorrect et obscur. Il y a dans son œuvre un immense fatras, et je défie qui que ce soit de lire d'un bout à l'autre les innombrables volumes des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*, même en prison. A la fin de sa vie, vieilli, ruiné, désœuvré, végétant à Vienne dans une demi-disgrâce, il eut l'idée bizarre de réunir tous ses écrits pour en tirer de l'argent, naïveté d'homme du monde à qui la vie avait toujours souri. Il publia ainsi pêle-mêle, et bien entendu sans les relire, des souvenirs, des petits vers, des comédies de salon, des nouvelles, des lettres, des traits d'art militaire, des espèces de dissertations politiques, sociales et morales qu'il appelait des *Mémoires*, voir des considérations sur les uniformes et les armements du soldat. Bien entendu, on trouvera dans ce fatras des pages charmantes, des maximes heureuses, des idées originales et fécondes; en bien des matières, le prince de Ligne fut un précurseur, et les spécialistes assurent que ce feld-maréchal, à qui, malgré tout son désir, on ne confia jamais une armée, a écrit, sur l'art militaire notamment, des choses infiniment justes et pénétrantes; mais pour y découvrir ces paillettes d'or il faut patauger longtemps dans le torrent de cette incroyable facilité. Avec l'aveu, et peut-être sous une sorte de surveillance de l'auteur, M<sup>me</sup> de Staël, pendant son séjour à Vienne en 1807, fit dans les *Mélanges* un choix et en tira un petit volume, une espèce d'anthologie qui en contient tout l'essentiel, exception faite bien entendu pour les *Mémoires* qui n'ont paru intégralement que beaucoup plus tard et qui se lisent d'un bout à l'autre avec beaucoup d'agrément, bien que l'on y trouve les mêmes défauts, la même négligence, le même désordre, le même sautellement d'oiseau. Oui, en vérité, pour le critique littéraire ou l'historien de la litté-

rature, le premier contact est un peu déconcertant; mais il est vite repris et séduit au point qu'il se reproche sa première sévérité. C'est qu'il n'est aucun écrivain dont on puisse dire avec plus de justesse qu'en le lisant on a l'heureuse surprise, alors qu'on cherchait un auteur, de trouver un homme. Eh oui! l'auteur n'est pas à comparer avec les grands de son époque; il ne faut pas lire le prince de Ligne quand on sort de la lecture de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu ou même de Diderot, encore moins de celle de Chateaubriand; mais l'homme que l'on découvre derrière l'auteur, amateur incorrect et négligé, est incomparable, lui, incomparable de naturel, de générosité, de gaîté fringante et courageuse. Stoïque avec grâce, chevaleresque avec esprit, sentimental avec pudeur, il porte en lui toutes les séductions de sa caste et de son temps, mais avec quelque chose d'humain qui n'appartient qu'à lui. Ce prototype du bon Européen de l'Europe aristocratique fait honneur à l'Europe et à l'aristocratie.

\* \* \*

Aristocrate, le prince de Ligne l'est des pieds à la tête. Les aristocraties, moralement, ne valent souvent pas très cher. Elles ont presque toujours mérité les disgrâces dont les frappa l'histoire. On dirait que les classes sociales, comme les individus, dès qu'elles ont acquis la puissance, perdent les qualités qui leur ont valu. Mais l'aristocratie dont le prince de Ligne est en quelque sorte le symbole fait exception. Si jamais le destin fut injuste, c'est quand il frappa de la plus terrible catastrophe cette noblesse française et cette noblesse européenne francisée qui prépara la Révolution, autant par illusion et par bonté d'âme que par légèreté. « Il faut avoir vécu en France avant la Révolution, dit Talleyrand, pour savoir ce que c'est que la douceur de vivre. » Mot trop souvent cité, mais qu'on ne peut plus ne pas citer quand on parle de cette époque. Le fait est qu'il y eut alors un moment exquis de la vie sociale, et pas uniquement pour les privilégiés. La contrainte qui, du haut en bas, avait gouverné tous les gestes sociaux cent ans auparavant, s'était depuis longtemps relâchée, et la sécheresse de cette vie de salon où l'urbanité avait tenu lieu de toutes les vertus et où les raffinements de la politesse avaient fini par faire de l'homme une machine à parler, à sourire avec grâce, avait fait place à une sensiblerie sous l'affectation de laquelle il y avait beaucoup travaillé. Rousseau prêchant la vie sauvage en périodes travaillées avait touché et réellement réveillé ces âmes lassées et toutes malades d'ennui. Comme dit Taine, « la mousse de l'enthousiasme et des grands mots avait laissé au fond des cœurs un résidu de bonté active, de bienveillance confiante et même de bonheur, à tout le moins d'expansion et de facilité. » La simplicité imposée à la mode. On ne mettait plus de poudre aux jeunes filles; les jeunes gentilshommes abandonnaient les galons, les broderies et l'épée, sauf pour les cérémonies de Cour. Au moment de la guerre d'Amérique, qui fut le moment le plus heureux du règne de Louis XVI, on en rencontre dans les rues, vêtus « à la Franklin » en gros drap, avec un bâton noueux et des souliers épais. L'étiquette tombe par lambeaux comme un maquillage qui s'écaille et laisse reparaître sous le fard les vives couleurs des émotions naturelles. L'idylle est universelle et la Cour elle-même, oubliant par moment le cérémonial sacré fixé par Louis XIV, semble mener le bal champêtre où danse la France entière. M<sup>me</sup> Adélaïde, tante du Roi, prend un violon et remplace le ménestrier absent pour faire sauter les paysannes. Marie-Antoinette encore dauphine descend de son carrosse pour soigner de ses mains un petit postillon qui s'est blessé. Le Roi et le comte d'Artois aident un charretier embourbé à dégager sa charrette et la Reine, jouant à la fermière dans le décor charmant du



**CONGRÉGATION**  
**des Sœurs de la Providence**  
et  
**de l'Immaculée Conception**



Champion-lez-Namur, maison-mère : cour d'honneur.

**Ecole normale moyenne pour la formation de régentes : Champion.**

**Ecoles normales primaire et gardienne : Champion et Diest.**

**Ecole supérieure pour la formation de régentes ménagères agricoles : Ciney.**

**Ecole moyenne : Champion, Ciney, Herve, Carnières, Vielsalm, Jamoigne.**

**Ecole Moyenne professionnelle : Jodoigne, Diest, Frameries, Lize-Seraing, Couvin, Auvélais, Neufchâteau.**

**Ecole moyenne ménagère agricole : Herve, Ciney, Vielsalm.**

**Ecole primaire libre (pensionnat) à double expression, française et flamande : Eyzer, par Overysche.**

**Orphelinat pour petites filles, avec Ecole ménagère et atelier d'apprentissage : Hérenthals.**

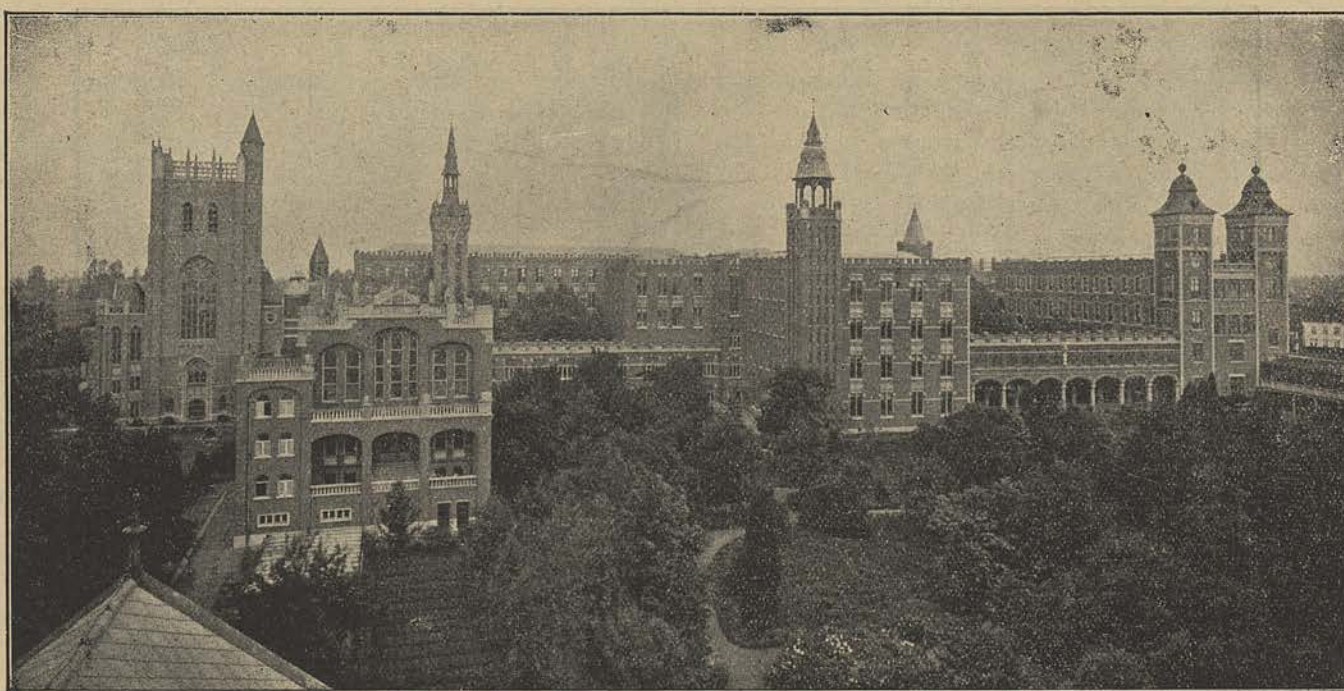
**Ecoles primaires et gardiennes, Ecoles ménagères, ateliers d'apprentissage et cours professionnels dans de nombreuses paroisses de Belgique.**

**ETABLISSEMENTS D'INSTRUCTION EN ITALIE, EN ANGLETERRE, EN EQUATEUR ET EN COLOMBIE**

*Missions sur la côte orientale du Pacifique, en Equateur et en Colombie.*



**INSTITUT**  
**des RELIGIEUSES URSULINES**  
DE  
**WAVRE NOTRE-DAME (Malines)**



Vue générale de l'établissement.

**1. ENSEIGNEMENT PRIMAIRE ET MOYEN**

**2. ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL** : lingerie, coupe et confection; ménage; sciences commerciales, sténographie, dactylographie.

**3. ENSEIGNEMENT MOYEN SUPÉRIEUR** : Humanités anciennes et humanités modernes.

**4. ENSEIGNEMENT NORMAL :**

Ecole normale gardienne.

Ecole normale primaire.

Ecole normale moyenne pour la formation de régentes scientifiques, littéraires et germaniques.

Ecole supérieure pour la formation de régentes ménagères agricoles.

Toutes ces sections sont à double régime : français et flamand.

**LOUVAIN** : Pédagogie Sancta Ursula. Home pour les étudiantes de l'Université catholique.

**MALINES (rue Haute, 35) :**

Enseignement primaire et moyen.

Enseignement professionnel avec cours normal : Lingerie, Coupe et Confection, Commerce, Sténo-dactylographie, Ménage.

Enseignement moyen supérieur : Humanités gréco-latines.

Régime flamand dans toutes les divisions.

**KOEKELBERG, boulevard Léopold II, 266-270 :**

Enseignement primaire et moyen.

Ecole professionnelle ménagère : Lingerie, Coupe et Confection, Commerce, Sténo-dactylographie, Ménage.

Cours préparatoires à l'école normale primaire et à l'école normale moyenne.

Dans toutes les divisions, régime français.

Musique instrumentale. — Arts décoratifs.



Petit Trianon, s'imagine, en bonne souveraine, préparer ainsi le bonheur de ses peuples. Aimable temps d'optimisme sincère! On est convaincu qu'il suffit de se laisser aller à sa nature pour être bon et vertueux : « Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses... » On est humain, on est sensible, on ne cache plus ni ses larmes ni ses faiblesses, on met sa gloire à se familiariser avec les inférieurs. Un prince du sang, passant une revue, dit aux soldats en leur présentant la princesse : « Mes enfants, voici ma femme! » et il n'est pas un seigneur un peu au courant de la mode qui ne visite ses tenanciers avec bonté, au moins quand il y a quelque compagnie au château. Certes, il existe à la Cour et à la ville un parti que nous appellerions aujourd'hui « réactionnaire », qui tente de résister au courant du siècle et interdire les hauts grades à ceux qui ne sont pas « nés », mais il n'en est pas moins vrai qu'à l'exemple de Marmontel, de Rousseau et de tant d'autres gens à talent, un jeune plébéien, pour peu qu'il ait de l'esprit ou simplement une figure agréable, peut pénétrer dans la « parfaitement bonne compagnie », s'y acclimater, y plaire, y faire sa fortune. Il serait du dernier « gothique » de lui faire sentir l'infériorité où le met sa naissance. En vérité, dans les dernières années de l'ancien régime, l'idylle est réellement passée des tréteaux et des décors dans les mœurs et dans les cœurs. Au moment où l'on entendit les premiers grondements de la Révolution, on eût pu croire qu'elle allait se faire paisiblement tou'e seu'e, au son de la musette.

Quoi de plus aimable qu'un tel monde, où le raffinement des manières se pare d'une douceur d'âme que la mode elle-même prescrit, où la meilleure manière d'avoir de l'esprit, c'est d'avoir du cœur? Vit-on jamais plus complet épanouissement de la société française et de toutes les qualités charmantes qui font la séduction française?

Hélas! cette belle apparence cache une irrémédiable décadence; elle en est même le symptôme décisif. Minée de toutes parts, à la fois par les fautes de la monarchie, par la décrépitude naturelle qui finit par atteindre toutes les choses humaines et l'esprit nouveau dont elle avait imprudemment favorisé le développement, la vieille société s'effondrait; et si elle brillait encore d'un si vif éclat, c'est qu'elle mettait à briller tout ce qui lui restait de forces. L'aristocratie qui en formait l'armature n'avait plus l'énergie de croire à la nécessité de ses privilèges et même de ses droits. Deux siècles de civilisation polie, de concentration royale et de vie de Cour l'ont énérvée au point qu'elle s'abandonne sans remords au rêve étourdissant d'une féerie humanitaire. La combattivité, le courage des responsabilités, l'instinct vital se sont amoindris en elle, et tout un peuple exaspéré, et dont l'exaspération lui paraîtra incompréhensible, pourra se ruer sur elle sans que, dans ce vieil organisme social où survivaient pourtant toutes les garanties de la civilisation, un centre de résistance puisse se former, « sans que, dit Taine, dans cette haute classe désarmée par son humanité même il se trouve un politique exempt d'illusion et capable d'action, sans que tant de bonnes volontés et de belles intelligences puissent se défendre contre les ennemis de toute liberté et de tout ordre, contre la contagion du rêve démocratique qui trouble les meilleures têtes et contre les irruptions de la brutalité populacière qui pervertit les meilleures lois »

Cette décadence de l'ancienne société à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est avant tout un phénomène français, mais c'est aussi un phénomène européen. Parti de Paris, le torrent dévastateur bouleversera de fond en comble tout l'ancien continent, non seulement par suite des victoires de la République, mais aussi parce que les idées qu'elles charriaient avec elles avaient déjà pénétré toutes les élites européennes, sinon tous les peuples européens. Aucun personnage mieux que notre prince de Ligne, Belge d'origine, Autrichien de nation, cosmopolite par goût et prince de l'Europe française, ne représente dans l'Histoire cette société

aristocratique qui creusa joyeusement sa propre tombe et ne s'aperçut du tragique de son destin que lorsqu'elle y eut été enfouie.

La vie du prince de Ligne, c'est l'histoire d'un siècle dans la vie d'un homme.

« *La vie est un rondeau*, écrivait-il à la fin de sa vie, quand il occupait ses insomnies à jeter sur le papier les pensées qui lui passaient par la tête, *elle finit à peu près comme elle a commencé; les deux enfances en sont la preuve. Il n'y a que l'intervalle chez chacun qui soit différent. Mon automne à moi qui se prolonge par ma constitution et mon caractère empiétant sur l'hiver est comme mon printemps, à la vérité à la suite de circonstances inattendues telles qu'une révolution. Des créanciers, des usuriers dans mon antichambre, comme au temps où j'étais réduit à la maigre pension paternelle; des emprunts que je fais sous un prétexte fastueux et qui serviront à satisfaire des besoins réels, à peu près comme je faisais à vingt ans aux banques de pharaon, où je ne perdais que la moitié de ce qu'on me prêtait. Me voilà donc pauvre gentilhomme aux expédients ainsi que j'ai commencé. J'en ai connu qui sont devenus grands seigneurs, mais chez moi c'est le contraire... »*

Et il ajoutait :

« ... *J'ai vu dans leur brillant les pays et les cours où l'on s'amuse le plus, par exemple celle du dernier Saxon roi de Pologne ou, pour mieux dire du comte Bruhl. J'ai vu les dernières magnificences de ce satrape qui, pour faire cent pas à cheval, était accompagné de cent palatins, starostes, castellans, cordons bleus et de quantité de princes alliés à la maison de Saxe. J'ai vu Louis XV avec encore un air de grandeur de Louis XIV, et M<sup>me</sup> de Pompadour avec celui de M<sup>me</sup> de Montespan. J'ai vu trois semaines de fêtes enchantées à Chantilly, des spectacles et des séjours à Villers-Cotterets où tout ce qu'il y avait de plus aimable était rassemblé. J'ai vu les voyages magnifiques de l'Isle-Adam, j'ai vu les délices du Petit Trianon, les promenades sur la terrasse, les musiques de l'Orangerie, les magnificences de Fontainebleau, les chasses de Saint-Hubert et de Choisy, et j'ai vu tout diminuer et puis périr tout à fait... »*

Par une sorte de coquetterie qu'il devait à sa réputation de légèreté, sa pensée s'arrêtait d'abord sur des images frivoles, fêtes, soupers et folies, mais il y en avait bien d'autres dans sa mémoire, plus graves, plus nobles et plus douces à son cœur. Images guerrières : les assauts, les charges et les batailles, Belgrade en flammes, le camp d'Oczacow et les enchantements du voyage de Tauride, les affaires de Maxen, de Kollin, de Leuthem, Lissa, ses Wallons, ses dragons et ses trabans; images féminines aussi, comme cette aimable Angélique d'Hannetaire dont il disait : « Le meilleur temps de ma vie est celui où j'étais aimé d'elle. » Puis la piquante duchesse de Bouillon pour qui il donna à Bruxelles la plus belle fête de sa vie, sans compter cette touchante reine de France qu'il n'avait pas voulu aimer, « ne croyant pas aux passions qu'on sait ne pouvoir être réciproques », mais pour laquelle il eût voulu mourir! Que d'illustres et charmantes et singulières figures qui, maintenant dans sa vieillesse, lui apparaissent comme des masques venus au monde pour lui donner la comédie! Frédéric II et Catherine de Russie, Louis XV et M<sup>me</sup> de Pompadour et M<sup>me</sup> du Barry, Marie-Thérèse et Joseph II, Louis XVI et Marie-Antoinette, Napoléon, Voltaire, Rousseau, M<sup>me</sup> du Deffand, Pont-de-Veyle, Boufflers, Ségur, Casanova, Potemkine, Stanislas-Auguste, M<sup>me</sup> de Coigny, des boyards, des magnats, des comédiens, des usuriers, des gens de qualité et des gens à talents. Oui, tout un siècle dans l'histoire d'une vie, l'histoire d'un monde dans l'histoire d'un homme.

(La deuxième partie de ce discours paraîtra dans notre prochain numéro.)

L. DUMONT-WILDEN.

de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.



## La question éthiopienne

Nous constatons avec regret que depuis que s'est posée la question éthiopienne notre grande sœur latine l'Italie a mauvaise presse dans certains milieux belges. Cela s'explique par le fait que chaque fois qu'un conflit éclate entre une grande puissance et un petit pays, la sympathie de nos compatriotes va d'emblée, par suite d'une louable générosité d'esprit, vers le petit pays, sans même examiner si celui-ci en est digne. Cela s'explique également par le manque d'esprit international chez les Belges qui ont l'habitude de juger les questions de politique étrangère en fonction de leur vie politique interne et l'on sait que les partis démocratiques ont créé à l'égard du régime fasciste un esprit d'hostilité que sont loin de partager ceux de nos compatriotes qui ont eu l'occasion d'aller étudier sur place la merveilleuse transformation dont l'Italie a bénéficié depuis treize ans. Ajoutons-y encore l'ignorance du Belge moyen au sujet des données exactes du problème et de la véritable situation des parties en présence.

L'Ethiopie ou Abyssinie jouit encore auprès de beaucoup de gens de la réputation légendaire qu'avait en Europe au moyen âge le pays du « Prêtre Jean », seul royaume chrétien existant au milieu de la barbarie africaine. Bien que le christianisme copte soit entaché de l'hérésie monophysite d'Eutychès ainsi que des plus grossières superstitions, il suffit à faire croire à beaucoup de gens que l'empire du Négus est un Etat civilisé, pouvant être placé sur le même pied que les puissances européennes. Or, ni au point de vue des institutions, ni au point de vue des mœurs, l'Abyssinie ne se couvre même pas d'un vernis de civilisation. En dépit d'un semblant de Constitution, octroyé en 1931 par le Négus, l'unité gouvernementale n'est qu'un vain mot. L'empire est une réunion de royaumes (Tigré, Amhara, Gôdjam, Ouollo, Chca, Djimma, Kaffa) ou de provinces, dont les chefs ou *ras* sont en fait quasi-indépendants. Le Négus se trouve dans une situation comparable à celle des souverains occidentaux lors de la dissolution de l'empire carolingien; en dehors de son domaine direct, son autorité ne s'étend aux diverses provinces que par l'intermédiaire de véritables tyrans locaux, comparables aux grands feudataires du moyen âge, maintenus dans une demi-soumission par les avantages exorbitants qu'ils peuvent tirer de l'exploitation éhontée de la population. Du reste il n'existe pas plus en Abyssinie d'unité ethnique que d'unité gouvernementale; comme jadis, avant la conquête française, les Hovas à Madagascar, une minorité abyssine maintient dans une effroyable sujétion la majorité de la population appartenant à diverses races et religions. Sur huit millions d'habitants l'Ethiopie compte plus de deux millions d'esclaves, dont le commerce constitue une des sources les plus importantes de revenus pour les hobereaux qui gouvernent les diverses provinces au nom du Négus. Le sort de ces malheureux esclaves, sur lesquels Lady Simon a, il y a quelques années, en un livre émouvant, appelé l'attention du monde civilisé, est bien pire encore que celui des esclaves américains pour lesquels les Etats du Nord ont jadis entrepris la Guerre de Sécession. En Abyssinie la situation est d'autant plus grave que les tyrans locaux, à qui, même s'il le voulait sérieusement, le Négus ne parviendrait pas à imposer l'obéissance, profitent de l'étendue et du manque de détermination des frontières pour faire des incursions dans les territoires limitrophes et y faire des razzias d'esclaves et de bétail.

La situation n'a donc pas changé depuis le temps où, en 1867, pour punir le meurtre de sujets britanniques, l'Angleterre organi-

sait l'expédition vengeresse de lord Napier, expédition qui se termina par la sanglante bataille de Magdala et par la mort du négus Théodoros III (13 avril 1868).

Le rêve impérial formé par cet ambitieux Négus n'a pas été oublié par ses successeurs. Le Négus actuel Haïlé-Sellassié I<sup>er</sup>, arrivé au pouvoir, dans les conditions que l'on sait, à la mort de l'impératrice Zoaditou en 1930, a repris ce rêve pour son compte. Il est entré en relations suivies avec la dangereuse association anti-européenne des *Nya-Binghi*, constituée depuis plusieurs années au Congo belge et qui étend son action à tout le continent africain. Depuis janvier 1931 le R. P. Dieudonné Rinchon a lancé dans l'*Essor colonial* un cri d'alarme, dénonçant cette agitation sourde et puissante du monde noir, agitation dont le mot d'ordre est de « tuer l'étranger, et si ce n'est pas possible, le réduire à la famine, pour qu'il quitte l'Afrique qui doit être rendue aux Africains ».

Il est de notoriété publique qu'au congrès « pan-nègre » de Hambourg et, plus tard, au congrès « pan-nègre », qui se tint à Moscou, en juillet-août 1930, sous l'œil bienveillant des *Soviets*, les délégués des différentes régions de l'Afrique ont désigné le Négus comme chef de ce mouvement d'affranchissement de la race noire. Haïlé-Sellassié, qui, lors de son voyage en Europe en 1924, avait affecté la plus grande sympathie pour les idées occidentales, ne s'est pas fait scrupule de répondre à ces invites et la conquête d'un débouché à la mer ne constituerait que le premier pas vers la réalisation des rêves traditionnels de la puissance abyssine, rêves qui consistent à chasser les Européens de toutes leurs colonies africaines pour constituer un immense empire noir.

Le danger est d'autant plus grave pour toutes les puissances colonisatrices que, si l'agitation pan-nègre, encore latente et incomplètement organisée, trouvait dans la puissance militaire de l'empire éthiopien une base solide, il n'est pas douteux que d'autres peuples africains, ayant atteint un degré plus élevé de civilisation que les noirs, profiteraient de l'occasion que leur donnerait l'établissement de la puissance abyssine sur la Mer Rouge pour se soulever et s'affranchir. Un succès du mouvement pan-nègre aurait pour répercussion immédiate l'explosion d'un formidable mouvement islamique dans toute l'Afrique du Nord. A ce point de vue les récents événements qui se sont déroulés en Algérie et les inquiétants progrès réalisés par les idées les plus subversives dans l'esprit des jeunes Arabes éduqués à l'euro-péenne montrent toute la gravité de la situation.

Toutes les puissances colonisatrices, y compris la Belgique, dont le Congo est déjà agité par des sociétés secrètes qui vont chercher leur mot d'ordre dans les milieux pan-nègres et serait parmi les premiers territoires menacés par les répercussions d'un succès abyssin, ont un intérêt primordial à soutenir l'Italie dans sa lutte pour le prestige et les droits de la race blanche en Afrique.

\* \* \*

Se plaçant à un autre point de vue les adversaires de la politique italienne dénoncent avec indignation ce qu'ils appellent les visées impérialistes du gouvernement de Rome. C'est mettre en cause le problème même de la légitimité de la colonisation.

Examinons encore ici, sans parti pris, les éléments du problème. L'Ethiopie s'étend sur un territoire de 1,120,400 kilomètres carrés (soit plus de trente-sept fois la superficie de la Belgique) et compte une population de 8 millions d'habitants. La densité est donc à peine supérieure à 7 habitants par kilomètre carré. Si les régions frontalières du côté de l'est, vers le pays des Somalis et l'Erythrée, sont, en grande partie, désertiques, par contre le plateau, qui entre ses hautes montagnes forme un véritable château d'eau,



et dans le sud, la vallée de l'Omo, tributaire du lac Rodolphe, sont parfaitement cultivables et pourraient nourrir une population cinq ou six fois plus forte que la population actuelle. Par suite des méthodes défectueuses d'un peuple encore resté en grande partie au stade de la vie pastorale, du manque de moyens de communications, de la méconnaissance des règles les plus élémentaires de l'hygiène, du régime de barbarie et d'esclavage dans lequel elle est plongée, cette population ne croît pas et n'est pas capable de s'accroître. Il y a donc là de nombreuses terres disponibles qui, dans le bien commun de l'humanité, n'attendent que des bras pour les mettre en valeur sur un plan de vie civilisée.

De cette mission d'intérêt général que les Abyssins ne sont pas capables de remplir, quel peuple colonisateur pourrait être chargé? Ce n'est pas l'Angleterre, qui a déjà plein les mains de possessions s'étendant aux deux hémisphères; ce n'est pas la France, dont le vaste empire colonial et les protectorats absorbent toutes les forces d'expansion. Il ne reste que l'Italie, voisine de l'Abyssinie à deux des frontières de celle-ci et dont les capacités colonisatrices ont été démontrées par l'œuvre réalisée dans les terres ingrates de la Tripolitaine, où elle est parvenue à faire régner l'ordre et la paix parmi des populations particulièrement remuantes et belliqueuses.

Précisément l'Italie est une des seules grandes puissances qui souffre réellement d'un surcroît de population, surtout depuis que les restrictions mises à l'immigration par la plupart des pays de l'ancien et du nouveau monde empêchent l'excédent de la main-d'œuvre italienne d'aller chercher, comme elle le faisait jadis, fortune à l'étranger. Toutes les terres cultivables de la péninsule sont mises en valeur et les travaux gigantesques

entrepris à l'initiative du gouvernement fasciste pour rendre exploitables les régions les plus déshéritées ne parviendront pas à étendre les terres à blé d'une façon adéquate aux besoins d'une population sans cesse croissante. Alors que quarante-deux millions d'Italiens étouffent dans une patrie devenue trop étroite, les Abyssins vivent dans un territoire trop vaste pour leur population et pour leurs possibilités de développement économique.

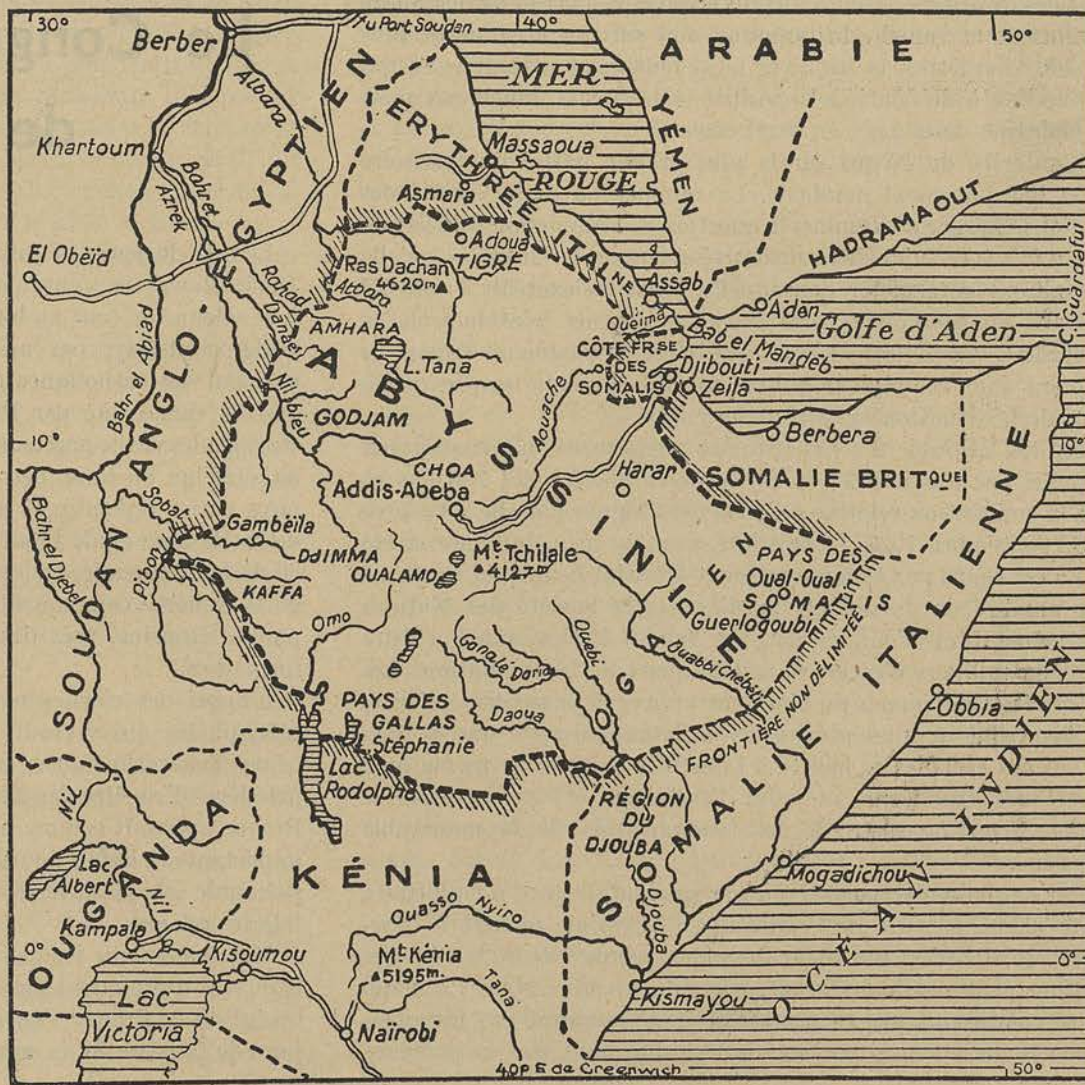
Il intervient ici un problème de justice distributive que Paul Leroy-Beaulieu exposait d'une façon excellente en disant : « Il n'est ni naturel ni juste que les civilisés occidentaux s'entassent indéfiniment et étouffent dans les espaces restreints qui furent leur première demeure, qu'ils y accumulent les merveilles des sciences, des arts et de la civilisation, et qu'ils laissent la moitié peut-être du monde à de petits groupes d'hommes ignorants, impuissants, vrais enfants débiles, clairsemés sur des superficies incommensurables, ou bien à des populations décrépites, sans énergie, sans direction, vrais vieillards incapables de tout effort ».

Ces lignes du savant économiste ont, depuis le temps où il les écrivait, acquis une force d'autant plus con-

vaincante que les méthodes de colonisation ont changé et ne se présentent plus avec un caractère uniquement profitable au peuple colonisateur. Selon l'expression excellente de M. Pierre Ryckmans, gouverneur général du Congo, il faut « dominer pour servir » et l'intérêt des races inférieures, incapables de se transformer par leurs propres forces, exige qu'elles trouvent dans les nations civilisées des tuteurs et des éducateurs qui aient le souci de les élever de plus en plus haut sur le plan de la civilisation.

C'est pour répondre à cette mission civilisatrice qu'ont été créés les protectorats coloniaux et lorsqu'on voit les résultats atteints par la France en Tunisie et au Maroc, on ne peut qu'applaudir aux avantages de cette forme mitigée de colonisation. Dans ces deux protectorats français l'ordre et la paix ont remplacé l'anarchie, la tyrannie de l'autorité centrale, les exactions des fonctionnaires ou des chefs locaux, le gaspillage éhonté des finances.

Tout en conservant leur dynastie, leurs institutions, leurs libertés locales, les Tunisiens et les Marocains ont vu se développer les richesses naturelles de leurs contrées, se poursuivre l'outillage économique du pays, s'établir une collaboration bienfaisante entre la civilisation occidentale et les qualités natives de l'indigène. Il n'est pas douteux que semblables méthodes appliquées à l'Abyssinie ne donnent d'aussi heureux résultats, d'autant plus que le système des mandats coloniaux établi avec une savante gradation, par l'article 22 du pacte de la Société des Nations peut être étendu à des territoires autres que les anciennes possessions allemandes et turques et fait entièrement disparaître les dangers d'abus qui ont existé dans les anciennes méthodes de colonisation.





Les détracteurs de la politique italienne tirent argument du fait que son attitude à l'égard de l'Ethiopie serait en contradiction avec le pacte de la Société des Nations. Il est curieux de constater que beaucoup de gens invoquent les articles favorables à l'indépendance complète de l'Abyssinie mais négligent de tenir compte des articles que l'Italie peut faire valoir contre les abus que le Négus a faits de cette indépendance et contre la non-observation par lui de plusieurs clauses essentielles du pacte.

Si, en cas d'agression, l'Abyssinie pourrait invoquer l'article 10 qui garantit l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de tous les membres de la Société des Nations et si elle peut, conformément à l'article 15, saisir le Conseil de son différend avec l'Italie, celle-ci peut trouver également dans le pacte plusieurs arguments favorables à sa thèse.

Elle est en droit de soulever, préalablement à toute instance, la question de savoir si l'Ethiopie est encore digne de faire partie de la Société des Nations. Comme cela arrive trop souvent dans les clubs ou sociétés nouvellement organisés, leurs fondateurs font du prosélytisme et visent plus au nombre qu'à la qualité des membres. Cela s'est passé pour la Société des Nations et il en est résulté certaines déconvenues, dont l'arriéré des cotisations n'est pas la moindre.

L'Ethiopie a été admise dans la Société des Nations en 1923 par un acte qui ne fut ni mûrement réfléchi, ni délibéré. En effet, ce pays ne répondait pas aux conditions requises pour cette admission, conditions qui sont : posséder des frontières bien définies; avoir un gouvernement reconnu par l'ensemble du pays; observer, enfin, les engagements internationaux.

Or, à cette époque pas plus qu'aujourd'hui, l'Ethiopie ne possédait des frontières définies; depuis les rives de la Djouba jusqu'aux confins de la Somalie britannique, soit sur une étendue de plus de 700 kilomètres, la frontière n'est nullement délimitée, ce qui donne lieu à de continuels conflits et incidents dangereux pour le maintien de la paix en cette région.

L'autorité du Négus sur la plus grande partie du territoire n'est que purement nominale. La commission de la Société des Nations, chargée d'examiner la question de l'admission de l'Ethiopie, a fait à ce sujet de formelles réserves en déclarant : « qu'elle n'avait pu déterminer dans quelle mesure s'exerçait l'autorité efficace du pouvoir central dans les régions lointaines de la capitale ». Or il est évident que c'est précisément l'anarchie régnant dans ces régions qui est un des éléments les plus périlleux de la situation en Afrique orientale.

Enfin l'Ethiopie n'a pas tenu les engagements internationaux imposés par l'article 23 du pacte de la Société des Nations et par la convention relative à l'esclavage, signée par elle à Genève le 25 septembre 1926. Depuis lors, rien, ou peu de chose, a été fait à cet égard par le gouvernement abyssin. Le fait est confirmé par nombre de documents publiés par la Société des Nations elle-même. L'un d'eux, en date du 20 août 1931, donne le chiffre de deux millions d'esclaves, soit le quart de la population. Les autorités éthiopiennes ou bien font preuve de mauvaise volonté, ou bien sont impuissantes. Elles déclarent du reste que la libération des esclaves se heurte à l'hostilité des *ras*, de même qu'à d'antiques traditions, en effet l'esclavage est prévu dans le *Fetha Negesti*, sorte de loi fondamentale de la monarchie abyssine.

Par sa mauvaise volonté ou par son impuissance à supprimer cette plaie honteuse de l'esclavage, l'Abyssinie montre à l'évidence qu'elle n'est pas digne de rester membre de la Société des Nations. Elle est dans la situation du membre d'un *Club* qui ne se conduisant pas en *gentleman* et n'observant pas les engagements qu'il a pris, devient indésirable, nuit par sa présence

à la réputation du cercle et risque de provoquer la démission retentissante des membres les plus en vue et les mieux cotés. Il est de l'intérêt général que ce membre puisse être expulsé, s'il ne quitte pas le *club* de plein gré. En admettant prématurément l'Ethiopie dans la Société des Nations, on lui a témoigné une confiance qu'elle a montré ne pas mériter et l'erreur ainsi commise, en un geste de générosité et d'indulgence, doit être réparée. Elle ne peut l'être mieux que par la Société des Nations elle-même, comme le lui permettent l'article 19 et plus adéquatement encore l'alinéa 4 de l'article 16 du pacte. On évitera ainsi la prolongation d'un conflit lourd de menaces. L'Italie ne ne pourrait faire d'objection à ce que ce soit dans le cadre même de l'institution de Genève que l'on trouve une solution compatible avec sa dignité et avec le besoin de sécurité de ses colonies. Car il n'est pas nécessaire pour être membre de la Société des Nations qu'un Etat soit complètement indépendant, comme le prouve le fait que les Dominions britanniques en font partie et même que toujours l'un d'eux est représenté au conseil. Si un jour l'Ethiopie, régénérée par un mandat confié à la puissance qui « en raison de ses ressources, de son expérience et de sa position géographique » est le mieux à même d'assumer cette tâche, vient réoccuper dignement à la Société des Nations la place qu'elle est incapable d'y remplir actuellement, n'en résultera-t-il pas le plus grand bien pour elle-même comme pour le monde entier?

V<sup>te</sup> CH. TERLINDEN.  
Professeur à l'Université de Louvain.

---

## Le Congrès catholique de Prague

---

Le soir du jeudi 27 juin, les cloches de Prague, capitale de la Tchécoslovaquie, s'ébranlaient à l'unisson pour annoncer l'ouverture solennelle, tout au haut du Hradcany, dans l'antique cathédrale Saint-Guy, par un légat du Pape, du premier Congrès national des catholiques de toute la Tchécoslovaquie.

A ce signal jeté par Prague, par la ville maîtresse, selon le langage des vieux parchemins qui s'étale encore complaisamment aujourd'hui au flanc des tramways et des taxis, les cloches du pays entier répondirent avec enthousiasme, depuis la frontière de la Bavière et de l'Autriche jusqu'aux confins de la Pologne et de la Roumanie, celles qui chantent dans les tours de pierre de la Bohême comme celles qui tintent sous un auvent, pour le pauvre Rousine, près des églises en bois assises à mi-flanc des Carpathes.

L'appel des cloches marquait le début de quelques journées triomphales qui vivront longtemps dans le souvenir de tous ceux, Tchécoslovaques ou amis de l'étranger, qui eurent le privilège d'en être les témoins. D'ores et déjà, le Congrès de Prague apparaît comme un événement qui sera de la plus haute importance, à la fois pour l'expansion du catholicisme en Tchécoslovaquie et pour la consolidation politique du jeune Etat tchécoslovaque.

Maintenant que les cloches se sont tues et que les multitudes bigarrées qui avaient envahi les rues, les passages, les ponts et les églises de Prague s'en sont retournées à leurs peines et à leurs joies de tous les jours après avoir communiqué dans l'exaltation



bienfaisante de leurs sentiments religieux, je voudrais dire, en rassemblant mes impressions et mes souvenirs, ce que fut ce Congrès et quelle en est, à ce qu'il semble, la portée religieuse et politique.

## I

Faisons d'abord rapidement les présentations nécessaires.

Nécessaires, dis-je, car, bien qu'elle soit une vieille terre chargée de traditions, — l'Université Charles IV de Prague n'est-elle pas d'un siècle plus vieille que notre Université de Louvain? — la Tchécoslovaquie n'existe comme entité politique que depuis 1918. Son nom met dans l'embarras les gens qui ont appris la géographie avant la guerre. Le cardinal Verdier lui-même, archevêque de Paris et légat du Pape au Congrès de Prague, n'est pas parvenu d'emblée, si mes oreilles ne m'ont point trompé, à le prononcer sans encombre dans ses premiers discours officiels; il s'y est habitué rapidement, c'est sûr, mais au début de sa mission la langue lui fourchait. Il y a là un indice qui doit me servir d'avertissement.

Les lecteurs de la *Revue catholique* n'en sont plus à confondre les Bohémiens ou Tchèques, habitants de la Bohême, avec les tziganes; plus avertis en matière d'ethnographie que ces Parisiens dont on m'a conté l'histoire authentique, ils ne seraient pas surpris de constater que les Tchécoslovaques ont la peau aussi blanche que les Bruxellois. Ils savent aussi que la Tchécoslovaquie n'est pas la Yougoslavie, confusion que j'entendais commettre récemment par un savant très spécialisé. Ceux-là même d'entre eux qui n'ont jamais mis le pied en Tchécoslovaquie n'ont pas besoin qu'on leur donne l'assurance que les Tchécoslovaques «vivent bien sous le régime républicain», comme le demandait discrètement un jour, pour la sûreté de sa conscience, un journaliste qui, son reportage achevé, s'appropriait, à Prague, à remonter dans le rapide de Paris. Enfin, plus instruits que ce diplomate, — belge, hélas! — dont un diplomate tchèque me rapportait les propos avec une indignation amusée, ils savent que, la Tchécoslovaquie étant un pays slave, la langue de l'État n'est pas l'allemand, mais le tchèque. Ils m'excuseront néanmoins de présenter en quelques phrases le pays et la ville où se tint le Congrès. Ce n'est pas pour eux que je parle, mais pour les autres et comme à la cantonade.

La Tchécoslovaquie s'allonge au cœur de l'Europe centrale. Longue bande de terre qui s'enfonce en coin, sur une distance d'un millier de kilomètres environ, entre l'Allemagne et la Pologne au nord, l'Autriche, la Hongrie et la Roumanie au sud, elle voisine avec cinq États qui lui font une ceinture de quelque 2,800 kilomètres.

D'ouest en est, la Tchécoslovaquie comprend, d'une part, les provinces dites historiques : la Bohême, la Moravie et la Silésie, qui constituaient l'ancien royaume de Bohême, et, d'autre part, les deux provinces de Slovaquie et de Russie subcarpathique, qui étaient autrefois territoire hongrois.

La superficie du pays égale à peu près cinq fois celle de la Belgique. D'après les données du dernier recensement (1930), la Tchécoslovaquie compte environ 14,480,000 nationaux, auxquels il faut ajouter quelque 250,000 étrangers. En dix ans la population a augmenté d'un million.

Comme bien des États de l'Europe, la Tchécoslovaquie ne forme pas une unité ethnique. C'est un État slave, avec de fortes minorités, magyare et surtout allemande. Les éléments slaves (9,700,000 Tchécoslovaques, 550,000 Russes et Petits-Russes, 80,000 Polonais) y figurent dans la proportion de 70 %; les minorités allemande (3,230,000) et hongroise (690,000) respectivement dans celle de 22,3 et 4,7 %. A ces chiffres il faut ajouter

185,000 juifs, 32,000 tziganes et 13,000 Roumains (1,2; 0,2 et 0,09 %). Dans l'élément slave majoritaire, les Tchèques et les Moraves sont aux Slovaques dans le rapport de 3 à 1.

Les Tchèques, les Moraves et les Slovaques habitent une large zone qui part des frontières occidentales pour aboutir à la région située à l'est des Tatras, groupe montagneux qui appartient aux Carpathes; là les Slovaques font place aux Ruthènes. Les Polonais se situent à la frontière nord; les Magyars, aux frontières méridionales de la Slovaquie et de la Russie subcarpathique. L'élément allemand a son siège en bordure de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie. La présence d'îlots allemands ou hongrois dans des blocs slaves et d'îlots slaves dans des régions allemandes accentue encore les diversités ethniques.

Même complexité au point de vue religieux, mais large prépondérance encore d'un des éléments, le catholicisme. La Bohême a beau être la patrie de maître Jean Hus, elle est aussi celle de saint Venceslas et de saint Jean Népomucène. Près des quatre cinquièmes de sa population professent la religion catholique (73,54 % appartenant au rite latin et 3,97 % au rite grec). A côté de ce puissant noyau catholique vivent des minorités religieuses, protestants de diverses dénominations (1,130,000, soit 7,67 %), fidèles de l'Église nationale tchécoslovaque fondée en 1920 (795,000, soit 5,4 %), israélites, orthodoxes, vieux-catholiques. Environ 6 % de la population n'ont aucune confession religieuse.

Cette bigarrure d'éléments ethniques et religieux sur un fond slave et catholique trouve son explication dans l'histoire. Les Slaves qui, au VI<sup>e</sup> siècle, vinrent s'insérer dans le bloc germanique, furent violemment séparés les uns des autres par l'invasion magyare du X<sup>e</sup> siècle. Pendant que les pays historiques se développaient en contact avec la civilisation germanique et vivaient dans le cadre du Saint-Empire romain et, à partir de 1526, dans celui de l'empire des Habsbourg, la Slovaquie, englobée dans la Hongrie, subissait, pendant un millier d'années, la domination et les influences culturelles magyares. La présence d'îlots allemands est due aux colonisations du Moyen âge et de l'époque moderne.

Quant aux minorités religieuses, elles doivent leur existence, en ce qui concerne le protestantisme, aux souvenirs de l'époque hussite, aux colonisations allemandes et aux relations des pays tchèques avec l'Allemagne de la Réforme. Le cas de l'Église nationale tchécoslovaque mériterait un examen spécial; nous en dirons un mot plus loin.

Taillée en 1918 dans la vieille monarchie austro-hongroise par l'énergie de tout un peuple et l'habileté de quelques patriotes résolus, — Tchèques et Slovaques, on le sait, prirent part aux délibérations de Versailles à côté des Alliés, parce qu'ils avaient combattu contre les puissances centrales dans des formations spéciales (les légions) sur les fronts russe, français et italien pendant les dernières années de la guerre, — la Tchécoslovaquie est à coup sûr la partie la plus prospère de l'ancienne monarchie dualiste. Du point de vue culturel et religieux, elle est, depuis le Moyen âge, une terre de contact et d'échanges féconds entre l'Orient et l'Occident, au confluent des civilisations slave, germanique et latine.

Prague, la vieille capitale de la Bohême, la ville turbulente et frondeuse qui plus d'une fois au cours du siècle dernier donna le signal, encore prématuré, du mouvement d'indépendance, était désignée, à l'heure de la victoire en 1918, pour présider aux destinées de la nouvelle république. Bâtie dans l'un des plus beaux sites de l'Europe, sur les rives de la Vltava (la Moldau des Allemands), chantée par les musiciens et les poètes de la nation, elle est devenue, en moins de vingt ans, une grande ville moderne, qui comptera bientôt un million d'habitants. Ville de palais et



d'églises où triomphe le baroque, elle se modernise tous les jours sans rien perdre de son charme désuet. C'est cette Prague, lourde d'histoire et accueillante aux audaces de l'esprit moderne, ville à la fois mystique et réaliste, que l'amour d'un peuple entier a nommée la ville dorée aux cents tours, qui fut le lieu de rassemblement des catholiques de Tchécoslovaquie pour les assises solennelles de leur Congrès.

\* \* \*

Donc, pour la première fois depuis la naissance de la République, les catholiques du pays entier, à quelque groupe ethnique qu'ils appartenissent, mêlèrent fraternellement leurs particularismes sous le signe de leur religion.

Pendant trois jours Prague fut envahie par des multitudes, accourues de tous les points du territoire. Comment dénombrer ces masses? Alors que les tramways urbains transportent environ quatre cent mille passagers par jour, trois millions de tickets furent délivrés du vendredi au dimanche. Les statistiques de l'administration des chemins de fer accusent trois cent cinquante mille arrivées aux gares pragoises; mais en tenant compte que d'autres moyens de transport furent largement mis à contribution, on estime à 450,000 le nombre des provinciaux que la capitale dut abriter, nourrir et... désaltérer pendant ces trois journées. En effet, pour recourir à des bases d'appréciation de caractère assez local, Prague a bu en ces mémorables journées sept fois plus de bière qu'à l'ordinaire: chaque jour un million de « demis », — on sait que Pilsen est une ville de Bohême, la première après Prague, et que, en ce pays fortuné, les « demis » sont officiellement calibrés par la loi à cinq décilitres bien mesurés, — sans compter cinquante mille litres de limonades et eaux minérales. De mémoire d'homme, on n'avait vu à Prague une telle affluence et, depuis trente ans, il n'y avait fait aussi chaud. Il y a quelques années, lors de l'inauguration du stade Masaryk, la grande fête des Sokols avait attiré dans la capitale 125,000 participants; si l'on se rappelle la vogue des sociétés de gymnastique en Tchécoslovaquie, la comparaison des chiffres donnera une idée du succès, vraiment inespéré, obtenu par le Congrès catholique.

La propagande avait été admirablement organisée, depuis des mois, région par région, ville par ville, village par village. La participation morave fut, dit-on, la plus nombreuse. Les effectifs slovaques se montaient à une vingtaine de mille. J'ai rencontré parmi les congressistes le curé d'une bourgade slovaque, desservie, si l'on peut dire, par un vicinal qui en est distant d'une quinzaine de kilomètres et où les conditions de vie sont encore patriarcales; par exemple, les paysans y cultivent, apprennent et tissent le chanvre qui fournit la toile grossière nécessaire à leurs besoins. Ce prêtre avait amené à Prague huit de ses paroissiens. Plus heureux que d'autres, ils avaient fait le voyage en train. Mais qu'avait dû être pour ces braves gens un voyage de trois à quatre cents kilomètres en train-banlieue! Pour en avoir une idée propre, il faut avoir parcouru les couloirs des voitures de troisième classe sur le réseau slovaque; mais on peut s'en faire une idée analogique, comme disent les théologiens, si, contraint par la dureté des temps, on a jamais pris place, l'été, dans cet antique matériel de troisième qui véhicule au petit trot, de Charleroi à Louvain ou d'Enghien à Grammont, les « voyageurs ordinaires » et les ouvriers saisonniers, confondus par l'Administration dans une même réprobation.

Venez au Congrès en *kroj*, — c'est-à-dire en costume national! Tel avait été le mot d'ordre lancé par les organisateurs dans les villages où le port des costumes traditionnels est encore en honneur.

Quoique, en plus d'un endroit, les anciens usages tombent en désuétude, bien des campagnards de Moravie et de Slovaquie sont restés fidèles aux costumes de leurs ancêtres, et ils les arborent encore avec fierté aux jours de fête ou de pèlerinage. Impossible de donner une idée de la variété et de la richesse de couleur de ces atours. Les lignes générales restant les mêmes, la fantaisie, — au moins aux yeux de l'étranger, car chaque village a son type de costume déterminé, qui le distingue des villages voisins, — se donne libre cours dans la réalisation du vêtement d'un chacun. Ici dominant les couleurs vives, le rouge, le vert, le bleu; là, au contraire, ce sont les nuances plus délicates, rose ou bleu tendre; parfois les couleurs voyantes se marient aux teintes plus sombres.

Les hommes portent la culotte ou le pantalon rouge, blanc ou bleu foncé; la chemise blanche, relevée de broderies et de rubans, fait saillie sur un court boléro noir ou bleu marine, garni de pampilles de couleur et de boutons sphériques; sur la tête, un feutre à larges bords file en cône tronqué ou s'aplatit en une calotte flanquée d'une aigrette blanche piquée elle-même dans un bouquet de verroterie.

C'est surtout dans le vêtement des femmes que la couleur s'étale à profusion: robes rouges, bleues, vertes ou bariolées; fines dentelles à la main; blouses blanches aux manches tuyautées; écharpes et coiffes à dessins imprimés ou à broderies multicolores. La jupe s'arrête à mi-jambe; elle tombe droite par devant et décrit par derrière une ample courbe qui rappelle les crinolines du siècle passé. En certaines contrées les femmes portent, tout comme les hommes, de hautes bottes qui leur montent jusqu'aux genoux; ailleurs, elles sacrifient à la mode des hauts talons. Dans ces costumes éclatants les grand'mères, ou celles qui le seront bientôt, retrouvent un singulier air de jeunesse.

Largement représentés au Congrès, les costumes nationaux — on les avait massés bien en vue à toutes les cérémonies, tout près des prélats, à qui ils faisaient bien un peu tort — donnaient aux foules de Prague un aspect prestigieux. Car ils sont faits pour des pays de soleil, et le soleil ne manquait pas au rendez-vous.

\* \* \*

A. quel mot d'ordre les foules de Prague avaient-elles obéi?

A un appel lancé par l'épiscopat tout entier, à une invitation d'assister en masse à « une fête religieuse qui n'aurait pas encore eu son précédent dans le pays ».

Appel de caractère purement religieux. L'idée dirigeante qui inspire le Congrès, lisait-on dans le programme, est: « Jésus-Christ, le guide qui nous sortira de la misère... Le Congrès doit souligner le fait que tout effort vers un avenir meilleur restera vain s'il n'est pas basé sur les principes fondamentaux que Jésus-Christ a donnés au monde: l'amour de Dieu, l'amour du prochain et le don de soi-même. »

« Ce Congrès, disait le manifeste des évêques, ne va pas donner naissance à une nouvelle constellation politique, ni à une nouvelle théorie économique ou sociale qui serait à même de résoudre le complexe des questions actuelles, mais il agira sur les cœurs en les invitant à vivre dans la pureté de la foi; il exigera l'accomplissement de la loi essentielle du royaume de Jésus qui dit: « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur », et d'un autre commandement qui lui ressemble: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

» L'amour du prochain, issu de l'amour de Dieu! La pureté intérieure, condition d'un heureux avenir! Une responsabilité sociale mutuellement partagée, parce que nous sommes en effet frères et sœurs en Jésus-Christ! Une compréhension réciproque des diverses nations au lieu de la discorde et de la haine! Une véritable communauté spirituelle, comme fondement de la com-



# Les Grands Etablissements d'Enseignement de Belgique

Science — Conscience — Dévouement

## ÉCOLE D'INFIRMIÈRES SAINTE-ÉLISABETH

Dirigée par les Sœurs de la Charité de Namur



15, place Louise Godin  
à Salzinnes — NAMUR

Diplôme légal d'Infirmière-Visiteuse,  
d'Infirmière Hospitalière  
et d'Infirmière-Accoucheuse



### ÉTUDES — STAGES

parfaitement conformes aux exigences de l'arrêté royal du 9 février 1931 réalisés sous la Direction des **SŒURS DE LA CHARITÉ DE NAMUR**, dans leurs Etablissements tout à fait modernes et modèles tels que : Clinique Sainte-Elisabeth et Institut Saint-Camille, à Namur; Pouponnière de l'Orphelinat Saint-Jean de Dieu, à Namur; Sanatorium des Petites Abeilles pour enfants débiles, à Piétrebaix; Clinique maternelle, à Charleroi; Sanatorium de Jauche-en-Brabant, consultations de nourrissons, dispensaires, etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Rde Sœur Directrice de l'Ecole.

## Institut SAINT-LOUIS

NAMUR

INTERNAT. DEMI et QUART-PENSIONNAT. EXTERNAT pour garçons à partir de 5 ans. Cours préparatoires aux humanités anciennes et modernes. — Sixième latine et, dès la rentrée, ouverture de la cinquième latine.

Enseignement donné exclusivement par des prêtres.

Des religieuses s'occupant de la cuisine et des dortoirs et prodiguent aux enfants les soins réclamés par leur âge.

DEMANDEZ PROSPECTUS

Directeur : Abbé PIRET

## Dames de Marie

Rue Léopold, Mouscron

Pensionnat - Demi-pensionnat - Externat

Jardin d'enfants

Cours primaires, moyens, supérieurs

## PENSIONNAT du SACRÉ-CŒUR pour Demoiselles

Sœurs Apostolines de Saint-Joseph  
rue de la Déportation (rue des Sables), 63  
à WETTEREN (lez-Gand)

Situation très salubre sur les bords de l'Escaut, parc merveilleux de 10 hectares à la disposition des élèves. — Installation et confort modernes. — Education soignée. — Enseignement primaire. — moyen — professionnel. — Cours complet de ménage. — Section commerciale. — Arts d'agrément. — Gymnastique suédoise et rythmique. — Prix modérés. — Réduction accordée aux enfants des familles nombreuses.

## KATHOLIEKE NORMAALSCHOOL

Aangenomen door den Staat. — Geadopteerd door de Stad  
Minderbroedersstraat, 2, Antwerpen.

INTERNAAT — EXTERNAAT

I. — Afdeling van volledig lager Onderwijs — Van 6 jaar af worden er leerlingen aangenomen.

II. — Normaalafdeling voor onderwijzers. Van 14 jaar af worden er leerlingen aangenomen. Toelatingsexamen op Maandag, 9 September, te 8 uur.

III. — Middelbare afdeling voor regenten. Van 17 jaar af worden er leerlingen aangenomen. Toelatingsexamen op Maandag 9 September, te 8 uur.

Hooger Instituut voor Opvoedkunde. Leidende tot Wettelijk Getuigschrift en Diploma van Hoogere Opvoedkundige studie. Drie studiejaar. Toegankelijk voor dames en heeren. Avondlessen-Opening : Dinsdag 1 October, te 15 uur.

Inschrijvingen in de school, al de werkdagen van Juli, Augustus en September. — Vraagt prospectus van ieder der vier afdelingen aan den Eerw. Heer Bestuurder der school.

\*\*\*\*\*



# Les Grands Etablissements d'Enseignement de Belgique

## Aux Mères de Famille

LEUZE (Hainaut-Belgique)

### Sœurs de St-François de Sales

PENSIONNAT. — ÉCOLE NORMALE.  
SECTION COMMERCIALE

#### Cours familial ménager

Institut Supérieur

pour demoiselles de 16 à 20 ans.

But : Préparer mères chrétiennes, maîtresses de maison, femmes du monde.

Etude et exécution de 40 menus.

Coupe et confection de layette à costume.

Cours : un an.

Situation exceptionnelle : Parc, vaste plaine de jeux, tennis, volley-ball, etc.

## VAL SAINTE ÉLISABETH

FINISHING SCHOOL

dirigée par les Chanoinesses Régulières de Saint-Augustin de la  
Congrégation de Notre-Dame de Jupille

31, RUE HORS-CHATEAU, LIÈGE

Ensemble de cours destinés à former la maîtresse de maison  
et la mère de famille, au point de vue pratique, moral et  
intellectuel.

Comptabilité ménagère. — Cuisine. — Coupe. — Puériculture.  
Hygiène. — Religion. — Philosophie. — Droit. — Littérature. —  
Beaux-Arts, etc.

## INSTITUTION

### des Sœurs de Sainte-Marie de Namur

9, RUE DE LA FRATERNITÉ, BRUXELLES

#### Pensionnat - Demi-Pensionnat - Externat

Jardin d'enfants — Classes primaires — Ecole moyenne  
professionnelle agréée par l'Etat — Section de coupe et confec-  
tion — Section de commerce — Langues étrangères — Cours  
ménagers — Peinture et Arts appliqués — Examens de musique

## Institut des Religieuses Ursulines

PENSIONNAT : Programme officiel d'études primaires et  
moyennes — Cours supérieur — Langues étrangères — Commerce —  
Coupe et confection — Cours ménager — Dessin — Peinture — Arts  
décoratifs — Piano, violon, etc.

ÉCOLE NORMALE ET MOYENNE, PROFESSIONNELLE  
ET MÉNAGÈRE, agréée par l'Etat : Cours moyens. Cours ménagers.  
Sciences commerciales. Langues étrangères. Cours de lingerie. Coupe  
et confection. Modes. Dessin et arts appliqués.

Rue de Bruxelles, 76-78, Namur

## Pensionnat de Demoiselles

DIRIGÉ PAR LES RELIGIEUSES URSULINES  
A THILDONCK

à 20 minutes de la gare de Thildonck-Wespelaer, sur la ligne  
Malines-Louvain.

Un des plus beaux instituts de Belgique. Pleine campagne.  
Locaux spacieux et riants. Installations les plus modernes. Grand  
parc. Vastes préaux. Tennis. Enseignement primaire et moyen.  
Cours supérieur. Langues, ménage, coupe et confection; commerce,  
sténo- et dactylographie. Diplômes d'aide-comptable et de comptable.  
Arts d'agrément.

Maîtresses diplômées. Education soignée. Conditions très favorables  
pour familles nombreuses.

Les élèves sont classées en trois sections séparées, ce qui permet  
de donner plus adéquatement à chaque âge les soins qu'il réclame.

*On se fera un plaisir de montrer l'établissement.*

Prospectus sur demande.

## Etablissement des Sœurs de Ste-Marie de Namur

CHATELET

#### Pensionnat - Demi-Pensionnat - Externat

Jardin d'enfants — Section primaire — Section normale et  
moyenne, professionnelle et ménagère — Section commerciale  
Langues étrangères — Cours spéciaux de peinture et d'arts  
d'agrément — Examens de musique.

## DAMES DE MARIE

Chaussée de Haecht, 66-76, Bruxelles

INTERNAT — EXTERNAT

Section préparatoire. — Section moyenne avec cours supérieurs.

Ecole normale primaire agréée par le Gouvernement.

Ecole normale moyenne archi-épiscopale pour formation de  
régentes avec cours préparatoires.

Humanités greco-latines (6 années). Certificat homologué  
par le Gouvernement.

Humanités modernes.

Ecole supérieure de sciences pédagogiques et d'éducation  
familiale annexée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Institut  
Saint-Louis (cours théoriques et pratiques). Certificat et diplôme  
reconnus par le Gouvernement.

## Établissement des Sœurs de Notre-Dame

RUE DE LA RÉGENCE, 31, BRUXELLES

ÉCOLE PROFESSIONNELLE

Agréée par l'Etat.

SECTION SUPÉRIEURE PRATIQUE

Cours de lingerie — Confection — Modes — Arts décoratifs —  
Cours ménagers

#### Section Commerciale - Humanités Modernes

DIPLOMES OFFICIELS

Classes primaires — Jardin d'enfants.

ON ADMET LES INTERNES



munauté des nations! Telles sont les principales idées qui domineront le Congrès catholique! »

Ces idées, base de l'action catholique conçue comme une intensification de la vie chrétienne de l'individu et un appel à l'apostolat religieux, furent développées dans de nombreuses réunions particulières qui réunirent, au cours des journées du vendredi et du samedi, tantôt des groupes ethniques et tantôt des groupements professionnels. Tchèques, Slovaques, Allemands, Polonais, Hongrois, Ruthènes avaient été laissés libres d'organiser ces réunions, chacun à sa manière. D'autre part, les prêtres et les séminaristes, les agriculteurs, les ouvriers, les fonctionnaires et employés de l'État, les commerçants, industriels et artisans, les professions libérales et les membres du corps enseignant étaient invités à se réunir en sections professionnelles pour entendre des rapports et formuler des résolutions.

Il est bien évident, cependant, que ce n'est pas à des délibérations qu'on avait convoqué les masses. Des congressistes, on voulait avant tout faire les acteurs et les témoins de manifestations de foi imposantes. Elles furent d'une extraordinaire grandeur.

Le samedi soir, sur la place Venceslas, qui s'étage en pente douce sur près d'un kilomètre, du Musée de Bohême à la rue Nationale, une foule évaluée au bas mot à cent cinquante mille personnes, massée devant le Saint-Sacrement au pied d'une croix lumineuse de trente mètres de haut, dominant elle-même un autel élevé pour la circonstance, récita le *Credo* et renouvela les promesses du baptême, dans les six langues de la République, successivement en tchèque, en slovaque, en allemand, en ruthène, en polonais et en hongrois.

Le lendemain dimanche, au stade Masaryk, qui passe pour un des plus vastes de l'Europe, le cardinal-légat, entouré d'un parterre d'évêques et de légats, chanta la messe du Christ-Roi en présence de quelque deux cent cinquante à trois cent mille congressistes. L'évangile, après avoir été chanté en latin, en vieux-slave et en tchèque, fut lu à haute voix dans les autres langues de la République, pour marquer une fois de plus l'unité de tous les participants dans la même foi et le respect d'un chacun pour les particularismes légitimes du voisin. Spectacle grandiose, qui n'avait rien à envier aux manifestations les plus réussies des Congrès eucharistiques internationaux.

À l'issue de la messe, le cardinal-légat, rendant hommage à « la Tchécoslovaquie, grande et immortelle », dégagea en quelques phrases la leçon du Congrès : « Vous avez affirmé à la face du monde, lança-t-il à la foule, que vous gardez et que vous gardez toujours la foi de vos pères! »

Après un *Te Deum* chanté par l'assistance, les musiques militaires jouèrent l'hymne pontifical et les hymnes nationaux, le *Kde domov muj* des Tchèques (Où est ma patrie?) et le *Nad Tatrou sa blyska* des Slovaques (Il éclaire sur la Tatra). Le cardinal-légat remonta une dernière fois, sous les ovations d'une foule enthousiaste, dans le vieux carrosse de Marie-Thérèse qui l'avait conduit à toutes les cérémonies. Le Congrès était fini.

\* \* \*

Ce fut alors l'exode des foules.

Le soir, aux abords de la gare principale de Prague, les groupes, avant de se rembarquer, se reformaient autour de pancartes brandies par des mains robustes, au pied de la statue du président Wilson « le libérateur », dont la redingote de bronze contrastait sévèrement avec les *kroje* en partance. J'avisai un paysan qui était étendu sur l'herbe du square à côté de son bissac, et nous

causâmes du Congrès. « Cette fois au moins, me dit-il après un moment de conversation, nous avons été comme il faut! »

Je tâcherai, dans un prochain article, de commenter ce propos de mon paysan, qui traduisait, dans le langage des simples, l'impression reconfortante que les foules du Congrès de Prague emportaient de leur pèlerinage.

(A suivre.)

RENÉ DRAGUET,  
Professeur à l'Université de Louvain.

## Aux noces de Cana

(Extrait des « Œuvres oratoires » du curé Pecquet).

Pour montrer que la sainte Vierge est toute-puissante, il me suffira de faire une exégèse quelque peu approfondie du miracle de Cana.

Il en allait, alors, en Galilée, comme de nos jours encore en Ardenne, où l'idée ne viendrait à personne, laïc ou clerc, d'organiser une fête sans un bon repas, ni d'imaginer un bon repas sans vin. Pratique, d'ailleurs, conforme à l'enseignement des Écritures où il est dit « qu'il n'y a rien de tel que le vin pour verser la joie au cœur de l'homme » *bonum vinum laetificat cor hominis*. Sur ce point, le Nouveau Testament n'est pas moins explicite que l'Ancien, puisque nous trouvons, au verset 23 du chapitre V de la première Epître à Timothée, cette pressante recommandation de saint Paul à son disciple : « Ne continue pas de ne boire que de l'eau; prends au contraire un peu de vin à cause de ton estomac et de tes fréquentes indispositions. » (*Noli adhuc aquam bibere, sed modico vino utere, propter stomachum tuum, et frequentes in firmitatis.*)

Il est inutile de s'attarder à commenter ces passages du texte sacré : sachant qu'il vaut mieux prévenir que guérir, nos Ardenais n'attendent pas d'être indisposés pour obéir à saint Paul, et ce n'est pas à propos de ce verset 23 qu'ils risqueront jamais d'entrer en conflit avec l'Écriture sainte.

Si j'ai du temps de reste, mieux vaudra leur montrer que Jésus est humain et raisonnable, qu'il n'empêche pas les hommes de se réjouir honnêtement et qu'il ne prétexta point ses importantes occupations pour se dispenser de venir aux noces de Cana.

Donc, le repas nuptial battait son plein, quand, dit saint Jean, le vin vint à manquer.

Pourquoi manquait-il?

On ne peut guère imaginer que les hôtes aient profité d'un tel jour pour réaliser des économies. Mais les plus avares sont généreux en pareilles circonstances.

Il est plus raisonnable de croire que ce fut la faute des convives et des douze apôtres qui ne burent pas assez modérément. C'étaient les premiers temps de la vie publique de Notre-Seigneur. Le collège apostolique venait d'être formé. Les apôtres ne se tenaient pas de joie. Voulurent-ils saisir l'occasion de fêter, aux frais d'autrui, leur entrée dans le saint ministère? Tout à leur mission surnaturelle, commençaient-ils déjà à perdre de vue les contingences et convenances humaines et en oublièrent-ils de mouiller leur vin? A moins — car il ne faut pas toujours chercher midi à quatorze heures — que le voyage et la chaleur n'aient simplement accru leur soif dans des proportions extraordinaires.

Toujours est-il que le vin touche à sa fin, bien que le repas



soit encore loin d'être fini. Tremblante, la sainte Vierge suit le développement de la catastrophe. Vainement tente-t-elle, par son exemple, de ramener les convives à plus de tempérance. Au début, on la voyait qui, de temps en temps, trempait les lèvres dans son eau rougie. Maintenant, elle ne boit plus que de l'eau pure. Elle en boit même avec une sorte d'ostentation et en offre à ses voisins. Ceux-ci refusent poliment et fermement. Ils portent à tout bout de champ la santé des jeunes mariés; ils boivent à la famille et à la belle-famille, aux présents et aux absents, aux vivants et aux morts, aux ancêtres du nouveau ménage et ses futurs enfants; ils mangent salé, ils s'assèchent la bouche à parler, à rire, à chanter, à prononcer des toasts; ils éclatent en applaudissements : bref, ils font tout ce qu'il faut pour transpirer et augmenter leur soif. Cependant que les hôtes consternés voient se vider les derniers flacons et sentent la rougeur de la honte leur monter au front. « On croira, pensent-ils, que nous sommes ladres, alors que nous avons seulement mal calculé. On nous chahutera dans le village. Ou peut-être dira-t-on que nous n'avons pas de quoi faire face à la dépense, et ce sera le diable pour marier notre dernière fille. »

La sainte Vierge s'attriste de l'embarras des hôtes; elle ne veut pas que leur belle fête soit gâtée, et se penchant à l'oreille de Jésus : « Ils n'ont plus de vin », dit-elle.

Il est clair que ce n'est pas là, de sa part, une simple constatation, comme on dirait : « Le vent tourne à l'ouest et le temps va se gâter » ou : « la petite mariée porte une robe qui lui va vraiment bien ». C'est une prière pleine de diplomatie qu'elle adresse à Jésus : « Ecoutez, mon Fils. Ce n'est pas pour vous commander. Bien qu'un miracle ne vous coûte rien et qu'il vous soit aussi facile de faire couler le vin ici que de faire tomber la pluie dehors, ce n'est pas à moi de vous tracer une ligne de conduite. Cependant, à qui une mère se confierait-elle si ce n'est à son fils? Permettez-moi donc de vous dire combien je souffre de la souffrance de ces pauvres gens et comme je voudrais que vous vînt l'inspiration d'y porter spontanément remède! »

Jésus saisit fort bien qu'il s'agit d'une requête, mais il fait semblant de ne pas comprendre, comme lorsqu'on veut éconduire un solliciteur qu'on imagine trop timide pour insister. « Ma Mère, dit-il, il est très juste le renseignement que vous me donnez là, mais qu'est-ce que cela peut nous faire à vous et à moi? Laissons le vin manquer quand il manque, comme nous laissons la pluie tomber quand elle tombe. Je ne suis pas venu sur la terre afin de retoucher et compléter les menus des repas de noces, lorsqu'ils laissent à désirer. »

Le premier mouvement de Notre-Seigneur est donc de repousser la prière de sa mère.

Et ce premier mouvement serait le bon, s'il fallait en croire Léocadie, qui, du reste, ajoutait : « A la place de Jésus, je n'aurais certainement pas accompli mon premier miracle ce jour-là. Ou si j'avais dû faire un miracle à Cana, c'eût été pour changer le vin en eau plutôt que l'eau en vin! Personne ne me fera jamais admettre qu'on n'eût pas préparé, un jour de noces, des plats et des bouteilles en suffisance. Ce furent les invités qui manquèrent de savoir-vivre; et au lieu d'encourager leur glotonnerie, je leur eus, moi, baillé la leçon qu'ils méritaient en les forçant de boire de l'eau pure dès le second service! »

Outre ma servante, j'ai consulté sur ce chapitre un membre de la Ligue des Droits de l'Homme et un de mes confrères.

Le franc-maçon a trouvé que l'attitude du Christ avait d'abord été parfaite. « Et je n'aurais rien à reprocher au fondateur de votre religion, a-t-il déclaré, s'il avait toujours agi de la sorte. Car, de deux choses l'une : ou ce manque de vin était imprévoyance de la part des hôtes, et la justice immanente voulait

qu'il y eût une sanction; ou c'était intempérance de la part des convives, et les principes de la morale universelle exigeaient qu'on s'abstînt de la favoriser. »

Quant à mon confrère, il venait sans doute d'être tenté et de remporter une laborieuse victoire sur le démon. Dans ces moments-là on ne penche guère à l'indulgence et l'on voudrait que les autres ressentissent, eux aussi, les inconvénients de la vertu. Aussi m'avoua-t-il que s'il avait été de la sainte Vierge, il se serait bien gardé d'intervenir comme elle le fit : « Comment, disait-il, voilà des jeunes mariés qui ont devant eux le plus riant avenir, voilà toute une bande de laïcs qui ne sont pas astreints au sacrifice le plus cruel à la nature humaine; et pour une fois que l'occasion leur advient de ressentir une privation, j'irais m'employer à la leur épargner? A Dieu ne plaise! »

(Il est clair que je ne communiquerai pas à mon auditoire l'opinion de ces trois moralistes. Mais j'aurai soin de marquer avec force quel est le vrai rôle de Notre-Dame dans l'économie des affaires humaines.)

Elle ne s'estime pas chargée de prendre en main les exigences de la justice immanente, ni les postulats de la morale universelle; elle ne se soucie pas davantage de rendre notre salut impossible, ni d'organiser la stricte répartition des châtiments que nous méritons. Elle est toute bonté, indulgence, intrigue et miséricorde. Elle arrange nos affaires compromises, remédie aux cas désespérés, rallume la mèche encore fumante ou même éteinte, brouille les cartes à notre profit comme nous verrons plus loin, plaide en appel nos mauvais procès, balaie les obstacles et finit toujours par remporter la victoire.

A Cana, on aurait pu croire la situation désespérée, après le refus de Notre-Seigneur. Mais Marie sait que s'Il a refusé, c'est pour le principe (justice immanente, morale universelle, etc.), et que l'obéissance des fils à leur mère est aussi un principe. C'est pourquoi, à peine éconduite, elle va trouver les serviteurs :

— Faites bien ce qu'Il vous dira! leur recommande-t-elle.

Rassurée du côté de Jésus qui, elle n'en doute pas, se raviserait et obéirait, mais moins tranquille du côté des serviteurs qui, pour jouer un tour à leurs maîtres ou aux convives, seraient capables de refuser leur collaboration au miracle, elle veut les disposer à être de bonne volonté.

Et alors se produit ce miracle extraordinaire, premier d'une infinité d'autres qui auront tous Jésus pour instrument, Marie pour inspiratrice, et les pauvres humains pour heureux bénéficiaires.

« Or, il y avait là, dit l'Evangile, six cruches de pierre destinées aux purifications des Juifs et contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs : « Remplissez d'eau les cruches. » Ils les remplirent jusqu'au bord. (Bien noter ce détail pour mon calcul de tout à l'heure.) Il leur dit : « Puisez maintenant et portez-en au chef de service. » Ils en portèrent. Dès que le chef de service eut goûté l'eau changée en vin, — il ne savait d'où venait ce vin, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient, — il appela l'époux et lui dit : « Tout le monde sert d'abord le bon vin, puis, quand les gens sont ivres, le moins bon; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent. » (Saint Jean, chap. II, versets 1 à 12).

Je ne manquerai pas de m'étendre sur la qualité et sur la quantité de ce vin miraculeux. J'insisterai d'abord sur son fumet, son bouquet, sa couleur, sa générosité, sa magnanimité, sa teneur en alcool, etc. Puis, j'en établirai en litres la quantité exacte. L'Evangile indique qu'il y avait « six cruches de pierre contenant chacune deux ou trois mesures ». Mettons, pour ne pas exagérer, 2 mesures et demie, en moyenne. Cela fait :  $6 \times 2 \frac{1}{2} = 15$  mesures. Or, la mesure valait, d'après les exégètes, 39 litres. Faisons le compte :  $15 \times 39 = 585$  litres. Loin de se borner à fabriquer



du vin ordinaire et d'en fournir juste assez pour achever honorablement le repas, Jésus pousse donc l'obéissance à sa mère jusqu'à fabriquer 585 litres d'un vin dont on ne dira jamais assez de bien et que nous regretterons éternellement de n'avoir pu goûter. Voilà, certes, ce qui s'appelle, pour Jésus, ne pas faire les choses à moitié, et, pour la sainte Vierge, être victorieuse sur toute la ligne.

OMER ENGLEBERT.

## En quelques lignes...

### Citroën

Citroën, ce juif balzacien et américain, a eu des obsèques triomphales. On a oublié le failli; on s'est souvenu de l'animateur, du rénovateur. De la clinique où il a succombé son corps a été transporté dans ses gigantesques usines. Une chapelle ardente a été dressée au milieu des autos à vendre ou en construction. C'était bien là sa place!

En somme, c'est à lui que le citoyen moyen doit les joies de la route. Car, jusqu'à la faillite, cet industriel audacieux régnait dans tous les pays d'Europe. Il avait su concilier la technique et la publicité: produire beaucoup, et au meilleur marché possible; fabriquer l'auto démocratique en série; forcer les gens à devenir des touristes et des clients.

On pourrait comparer la révolution opérée par Citroën à celle du chronomètre, il y a soixante ans. Avant la montre de nickel ou d'argent, l'oignon d'or, avec sa chaîne, était l'attribut du notaire, du médecin, du bourgeois renté. On se passait le précieux chronomètre de père en fils. C'était presque une affaire de famille quand la montre se détraquait. Aujourd'hui tout le monde en a une dans son gousset ou à son bras, et jusqu'aux garçonnets et aux fillettes de l'école. C'est le cadeau de la première communion.

Il n'a pas tenu à Citroën que les enfants n'aient aussi, pour leurs douze ans, une petite « citron ». La loi ne leur permet encore que la bicyclette. Mais leur intérêt pour la vie automobile n'en est pas moins précoce. Les premiers mots que balbutie un gosse, ce n'est plus « maman », ni « papa », mais « auto »!

Un juge demandait à un petit garçon, demeuré, hélas! en litige, comme l'enfant de Salomon, entre un père et une mère en train de divorcer :

— Avec qui veux-tu aller? Avec papa ou avec maman?

Et l'enfant, de sa bouche innocente :

— Avec celui qui gardera l'auto!

Pour ce gosse, comme pour tant d'autres, hélas! la voiture c'était la famille, le foyer, la joie.

### L'horoscope d'Hitler

L'*Intransigeant* avait eu l'idée, en avril, de faire tirer l'horoscope d'Adolf Hitler, à l'occasion de son anniversaire. Il avait envoyé un de ses plus subtils reporters chez un des plus fameux tireurs d'horoscopes de Paris. Ai-je besoin de vous le dire? Ce mage bien parisien s'appelait Kerneiz. Il a vu le jour sur les bords de la Volga ou du Danube bleu. Il n'en est pas moins clairvoyant pour cela. Ayant un peu rêvé sur la carte du ciel, Kerneiz répondit :

— Le Führer est né dans la conjonction de l'épi d'Arista et

de la Balance. Cela indique un conducteur d'hommes. D'autre part, à sa naissance Saturne était au milieu du ciel avec le soleil en trigone. Tout cela est à la fois grandiose et menaçant. La naissance d'Hitler se passe dans la septième maison solaire, ce qui indique nettement une élévation. Mais il y a de mauvais présages : Mars-Vénus est en quadrature avec Saturne au sommet de l'horoscope. C'est la chute. Le règne d'Hitler ne dépassera pas une période très courte. Il mourra de mort violente. La phase la plus critique de son pouvoir et de sa vie se place entre le 1<sup>er</sup> et le 13 juin prochain. Il est menacé de coups de feu par accident ou attentat, ce qui se produira après sept heures du soir.

L'augure était catégorique et précis, comme on voit. Malheureusement pour lui (pour l'augure!), Hitler en a réchappé. Personne n'a tiré sur le Führer entre le 1<sup>er</sup> et le 13 juin dernier. Personne?... C'est, du moins, ce que l'on croyait, jusqu'ici. Car le mage ne s'est pas laissé démonter. Il vient de déclarer aux journaux que la censure est très bien faite de l'autre côté du Rhin, qu'en réalité l'on a tiré sur Hitler, et que ce ce n'est pas sa faute, à lui, Kerneiz, si on a fourré du coton dans les oreilles de la presse parisienne et si les Français n'ont rien entendu. Il profite de l'occasion pour déclarer que, jamais, l'astrologie n'est prise en défaut, et que si l'événement vient à contredire ses indications, c'est tout simplement qu'un miracle est intervenu, qu'on ne pouvait absolument point prévoir.

### Le Cardinal La Fontaine

Le Patriarche de Venise sera par delà la mort le compagnon des soldats tombés pendant la guerre : sa dépouille repose parmi eux, au Lido. Magnifique hommage rendu par l'Italie à celui qui traduisit, en pleine tourmente, tout ce que comporte d'héroïque la devise de l'évêque : *defensor civitatis!*

Et certes, ce n'est pas à nous autres Belges, ce n'est pas dans cette *Revue* fondée sous les auspices du Cardinal Mercier, qu'il est nécessaire de célébrer les vertus patriotiques d'un grand prélat.

Le Cardinal La Fontaine s'est éteint à l'âge de soixante-quinze ans. Il était né à Viterbe d'un père d'origine suisse. A quatorze ans déjà, suivant un usage assez courant en Italie, le futur cardinal avait endossé l'habit ecclésiastique.

On le connut d'abord professeur au séminaire. Mais bientôt les soins du ministère le prirent tout entier. Il aimait surtout la jeunesse; et les enfants du peuple n'eurent pas de meilleur ami que ce prêtre zélé qui renouvelait à Venise l'apostolat d'un Don Bosco à Turin. Nommé chapelain des prisons, le directeur des Oratoriens eut ainsi l'occasion de se pencher sur les plus effroyables misères de l'âme et du cœur.

Mais Pie X l'avait remarqué. Dès l'année 1906, la promotion à l'épiscopat consacre les mérites de Mgr La Fontaine. L'évêque de Cassano Jonio pourra donner toute sa mesure : le tremblement de terre de Sicile et de Calabre réclame que le pasteur soit aussi le père de son troupeau. Secrétaire de la Congrégation des rites, vicaire de Saint-Jean-de-Latran, membre de la Commission pontificale de droit canon : tels sont quelques-uns des titres que valurent au distingué prélat ses hautes connaissances et ses éminentes vertus.

On prétend que Pie X avait laissé un écrit par lequel il désignait Mgr La Fontaine pour le chapeau cardinalice attaché à l'église métropolitaine de Venise. En tout cas, Benoît XV sanctionnera cette désignation. Le nouveau Patriarche allait revêtir la pourpre en pleine guerre. Comme notre grand Cardinal, il servira bien son pays. Jamais il ne lui arrivera de quitter son poste de vigie. Quand la retraite de Caporetto ébranlera la



confiance de tous, il restera fidèle au devoir d'exhortation; et, pour alléger les misères de ses concitoyens, il vendra la lourde chaîne d'or qui lui barre la poitrine.

L'Italie de Vittorio Veneto n'a pas oublié. Dans la terre du Lido, à l'ombre de la croix de bois qui est la croix des braves, le Patriarche de Venise, entouré des soldats, ses frères dans le Christ, et dans l'amour de la Patrie, est chez lui, éternellement.

#### Langevin-Perrin-Rivet-Alain et Cie

C'est là une assez bizarre raison sociale. Mais il faut bien se rendre à l'évidence : l'Université de France passe au bolchevisme intégral. Le père Aulard et le père Seignobos seraient, aujourd'hui, démodés. Victor Basch lui-même, cet esthéticien juif qui commente Kant et Wagner entre deux présidences de la Ligue des Droits de l'Homme, paraît quelque peu réactionnaire.

Mais Langevin, mais Perrin!... Parlez-nous de ces Prix Nobel qui tendent le poing sous le balcon de Daladier (« Vive le Taureau de Vaucluse! »), menacent du poteau le colonel de la Rocque et crient de leur voix de sermonnaire académique : « Les Soviets partout! »

Le Front commun fait ses choux gras, si l'on peut dire, de l'adhésion de savants aussi réputés. Le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes avait sa place d'honneur dans le défilé de la Bastille. Ce n'est plus seulement la littérature qui « donne » : les Gide, les Malraux, les Romain Rolland. L'Institut de France délègue à l'Anti-France quelques-unes de ses gloires les plus authentiques. Et il y a aussi le professeur Rivet, dont la gauche avait déjà fait son candidat unique au Conseil général de la Seine, et cet Alain, justement célèbre par ses « Propos », le maître à penser laïque et hégélien de la Troisième République.

Faut-il s'étonner de ces « conversions » scientifiques? Pas le moins du monde.

Le cas d'Alain est un peu plus troublant. Mais les autres bolchevistes totalitaires — pour employer la terminologie à la mode — se recrutent parmi les tenants de la science exacte ou prétendue telle. Or il n'est pas de discipline plus propre à favoriser les exagérations du scientisme. Ces peseurs d'atomes qui reconstruisent l'univers par d'ingénieux assemblages de molécules sont tout prêts à vaticiner au nom de Lénine. On ne voudrait pas ici faire un mauvais jeu de mots : le régime « cellulaire » est pourtant celui-là qui leur convient le mieux. On connaissait une théorie brillante de Perrin sur les atomes. Langevin ne se cache pas pour appeler de ses vœux l'âge édénique où les hommes, délivrés par les savants des soucis matériels de l'existence, baigneront dans l'atmosphère idéale de la République communiste. Platon est allégué, et la sagesse antique. Mais qu'en pensent les ex-savants de Moscou qui avaient aussi mérité un diplôme de *doctor honoris causa*, le titre de membre correspondant de l'Institut, et qui, dans un laboratoire occupé par les camarades primaires, sont tout aises de remplir les humbles fonctions de préparateurs?...

Nous verrons peut-être le triomphe du Front commun. Et nous verrons du même coup les Langevin, les Perrin, les Rivet écrasés, tels les fanatiques de Jaggernaut, par les roues du char qu'ils contribuent à désembourber.

#### A l'instar de...

En Belgique, naturellement, nos intellectuels de gauche ne prétendent pas être en retard d'un paradoxe ou d'une sottise. Ils ont aussi formé leur Comité de vigilance. Et les missionnaires de Moscou, ceux qui ont fait gratis le beau voyage de

*l'Intourist*, multiplient interviews, conférences, articles dans les journaux.

La délégation avait été triée sur le volet. Elle comprenait presque exclusivement des universitaires de Bruxelles et d'extrême-gauche. Détail significatif : les « littéraires » étaient la toute petite minorité. Or ce sont eux que la grâce bolcheviste semble avoir le moins touchés. Par contre, les « scientifiques » s'en donnent à cœur joie.

Il serait périlleux d'en tirer argument en faveur de l'humanisme. Et cependant, qui ne voit que l'étude désintéressée des chefs-d'œuvre de la pensée pure est encore le plus sûr antidote contre les méfaits du scientisme? Il manque à certains savants de laboratoire le sens et le goût des hiérarchies. Car le cerveau est plus respectable que le nombre; et il n'est pas vrai de dire que l'homme soit objet de statistiques et mensurations au même titre que l'animal.

Un magister liégeois, qui s'occupe beaucoup de l'instinct chez les bêtes, justifiait ainsi le système de l'avortement légalisé en Russie soviétique : « Quand une mère souris met au monde six jeunes et qu'elle ne peut en allaiter que quatre, elle dévore les deux autres. » Quelqu'un lui a répondu, non sans humour : « Il faudrait donc voter des félicitations à la mère qui se débarrasserait d'une grossesse trigémellaire, applaudir à l'infanticide... »

Le malheur est que ces savants de cabinet descendent sur la place publique. Entre les quatre murs de leur laboratoire ils n'étaient que grotesques : au forum ils deviennent un danger public.

#### Sadisme

Un cinéma de nos grands boulevards affiche depuis près d'un mois un film documentaire (?) : *Mort aux vaincus*. Il s'agit d'une série de meurtres perpétrés dans la jungle, sous le regard attentif... ou complice de la camera. Un serpent python avale un serpent à sonnettes; un crapaud géant paralyse une araignée velue; la mangouste assassine le crotale qui se lave. Et ainsi de suite... Le public se presse à ces représentations. Voilà un des films à succès de l'année!

Nous n'allons pas verser un pleur sur le sort du bon python, de la sympathique araignée, du « petit crotale de mon cœur ». Tous ces animaux sont assez répugnants. Qu'ils se mangent entre eux, c'est la loi de la jungle, la loi d'un *struggle for life* plus impitoyable encore chez les bêtes que chez les hommes. Mais on peut s'étonner du plaisir sadique qu'éprouvent un grand nombre de bipèdes humains à ces exhibitions sur l'écran.

Car il n'est nullement question d'esthétique. Nous n'avons pas vu le film en question (et nous nous jurons bien de ne pas le voir). Il suffit cependant de lire la presse cinématographique pour savoir que pas une phase de l'agonie du vaincu n'est épargnée au spectateur. Tel serpent qui est avalé par un congénère met dix minutes de pellicule à passer dans son tombeau vivant; et l'on peut suivre, paraît-il, dans le regard terrifié et déjà vitreux du crapaud, les affres de la mort lente... Voilà le plaisir délicat que d'inoffensifs bourgeois cherchent, au creux du fauteuil de balcon!

Ne nous voilons plus la face : si les jeux du cirque étaient rétablis, le fisc ferait fortune à prélever, sur les entrées, le pourcentage du sadisme, la quote-part de la cruauté.



## Est-il trop tard?

De tous les « dirigeants » anglais qui, en un moment de panique, décidèrent de céder à la menace allemande, il n'en est probablement plus un, aujourd'hui, à ne pas regretter la folie commise. Tous ne sont pas conscients de sa gravité. Peut-être bien qu'aucun n'en saisit toute l'énormité. Mais les conséquences se sont déroulées avec une telle rapidité qu'à l'heure actuelle tous doivent savoir qu'ils furent désastreusement mal inspirés. Tout ce qu'ils ont gagné, c'est la certitude de voir, dans un avenir très rapproché, naître encore une autre grande flotte et une flotte créée pour agir, avec de puissantes unités contre l'Angleterre, dans les eaux anglaises, et par ses sous-marins d'entretenir une crainte permanente de blocus. Ajoutez-y la perspective d'une ruineuse course aux armements navals et l'impuissance certaine d'opérer dans la Baltique. Beau résultat d'une demi-heure d'affolement !

Cette fois, la responsabilité incombe aux politiciens poussés par les banques. Ce sont les politiciens qui essaient, maladroitement, de justifier partout d'avoir mis le pays dans un beau pétrin. Ce sont les politiciens et la presse officielle qui assurent timidement que tout est bien. Et avec un tel manque d'habileté, qu'ils ne font qu'aggraver les choses. Nous avons, nous Anglais, posé les quilles d'une nouvelle flotte allemande qui sera construite avec les crédits bancaires anglais. La stupidité est tellement colossale que toute tentative de justification ne peut que la souligner davantage.

Et comme si cela ne suffisait pas, les mêmes hommes qu'assemblèrent les intrigues de Westminster ont réussi à attirer à l'Angleterre l'hostilité des nations qui ne désiraient qu'être ses amies et dont l'action en faveur du maintien de la paix européenne était notre seule garantie pour l'avenir. Ils n'ont pas obtenu le soutien de Berlin et ils ont perdu la confiance de Paris et de Rome. Ils ont parfait la situation diplomatique que tous les hommes d'État s'appliquent à éviter : l'isolement.

On est tenté de se demander si ceux qui encourrent les effets de cette extravagante ineptie comprennent ce que signifie l'isolement en politique internationale. S'imaginent-ils que cela signifie hors de danger? Si isolement signifiait *cela*, tout diplomate ferait converger tous ses efforts pour isoler son pays au lieu d'employer toute son énergie à éviter une situation aussi périlleuse. Isolement veut dire qu'ayant à faire face à une coalition, on ne trouve personne pour soutenir sa cause. Isolement signifie l'indifférence de ceux qui pourraient aider et la main libre pour ceux qui voudraient chercher querelle.

\* \* \*

Prenons le cas de l'Abyssinie. Il permet de bien saisir ce que signifie l'isolement de la Grande-Bretagne en l'occurrence.

La richesse et la puissance anglaises dépendent de notre contrôle de « *Island areas* », c'est-à-dire « d'îles ». Non pas de superficies nécessairement entourées d'eau, mais il est de l'essence même de la politique internationale de l'Angleterre que ses territoires n'aient pas de frontières terrestres vulnérables. L'Égypte et le Soudan anglo-égyptien étaient de ces « *Island areas* ». Que si une grande puissance occupe et exploite les hautes terres de l'Abyssinie, l'invulnérabilité de la vallée du Nil a cessé d'exister. Il est évident que la Grande-Bretagne se doit de tout tenter

pour empêcher une pareille éventualité. Déjà nous avons créé une frontière vulnérable en occupant la Palestine sans raisons stratégiques et certainement sans raisons économiques. Nous le fîmes par fantaisie. La création d'une nouvelle frontière terrestre au sud du Soudan n'est pas notre fait, mais ce dont nous sommes entièrement responsables, c'est notre impuissance en l'occurrence. Cette impuissance est le fruit de l'isolement. Nous avons appelé au secours, et personne n'a offert de nous appuyer. Voilà ce que signifie le mot « isolement ».

Est-il trop tard pour remédier à cet état de choses? Il y a quelques jours on eût encore pu renverser la vapeur. Nous eussions pu arrêter la campagne de presse contre l'Italie et essayer de réparer le mal déjà fait. Est-ce encore possible aujourd'hui? Il est permis d'en douter. Il ne nous reste plus qu'à espérer... la chance. Les rivaux de l'Angleterre peuvent subir de lourdes pertes; unis aujourd'hui contre les intérêts anglais, ils seront peut-être désunis demain, etc., etc. Mais escompter la chance n'est pas une politique : entre-temps les événements se développent, et rapidement.

\* \* \*

N'était-il pas élémentaire qu'en cédant à la brutalité prussienne, il fallait à tout le moins se servir de nos concessions pour obtenir autre chose? N'était-il pas clair qu'il eût fallu exiger un prix pour notre acceptation et demander, en compensation de notre capitulation, aide et appui? Rien de la sorte ne fut fait. Nous avons tout donné — car la sécurité sur mer est tout pour la Grande-Bretagne — et nous n'avons rien obtenu en échange.

Quand je considère la succession des événements de ces derniers mois et l'accord naval qui en est l'apogée, je me demande si les historiens de l'avenir pourront y comprendre quelque chose. Ils ne sauront pas comment expliquer les refus anglais d'entente monétaire avec l'Amérique; la destruction du commerce avec l'Irlande (le plus important chapitre de nos échanges étrangers et impériaux); le soutien et l'encouragement de la faction orangiste futile et déprimante; la façon irréfléchie dont on s'est aliéné la France; les menaces vaines à l'Italie, menaces que l'Angleterre ne put exécuter et qui la laissèrent plus faible que si elle ne les avait jamais proférées...

Tout cela paraît trop irrationnel, trop déraisonnable pour être vrai, *a fortiori* pour être expliqué. Et pourtant la clef de tout tient en ces deux mots : politiciens professionnels. Quand on choisit des agents nationaux, non pas pour leur savoir et leur habileté, mais pour leur ruse et à cause de leurs relations, on obtient l'ineptie. Faites de la conduite des affaires publiques une profession d'enrichissement personnel et de distributions de « pensions » aux parents, un moyen de s'assurer l'immunité et la notoriété « journalistique », triez vos hommes publics d'après leur capacité de réaliser ces buts, et vous obtiendrez les résultats que nous vivons actuellement en Angleterre et que nous vivrons plus encore à l'avenir.

On me répondra qu'il en fut toujours ainsi, que pendant plusieurs générations la chose publique a été dirigée par une clique s'imposant elle-même et cooptant ses nouveaux membres, et que la Grande-Bretagne s'est très bien trouvée de cette forme de gouvernement.

La réponse ignore deux changements vitaux survenus dans le caractère et la situation de l'Angleterre. D'abord, l'ancien système étant un système créé et maintenu par une *gentry*; ensuite, on avait tout le temps pour se décider, alors, et même pour changer d'avis après une décision prise: Aujourd'hui la Grande-Bretagne n'est plus gouvernée par une *gentry*. Certes, il y a encore des *gentlemen*, et beaucoup, dans la politique. Mais ils n'agissent plus comme un organisme. Et puis, les décisions actuelles, qui souvent



impliquent des questions de vie ou de mort, ne permettent plus l'action lente d'un pareil organisme, même s'il était encore vivant parmi nous. Stratégiquement, la Grande-Bretagne est devenue une partie du Continent, sauf en ceci que les Anglais ne peuvent vivre de leur sol. Nous sommes une île, maintenant, en vulnérabilité plus qu'en sécurité.

Voilà la réalité d'importance suprême que les Anglais n'osent envisager. La Grande-Bretagne vit sous la menace mortelle et croissante du sous-marin, de l'avion, de la portée énorme et encore extensible de l'artillerie lourde, menace qui ne peut être traitée par des amateurs se livrant à un jeu d'intérêts personnels. Notre grand péril résulte de ce que nous maintenons, en Angleterre, une forme de gouvernement déjà très loin sur le chemin de la décadence et qui, même si elle était encore à son zénith et très vigoureuse, serait tout à fait inadéquate aux conditions présentes.

HILAIRE BELLOC.

## Portraits sans modèles

Jeanne d'Arc

Où que ce soit, dans le temps ni l'espace, on n'a jamais rien vu de comparable à Jeanne d'Arc. Si l'on n'avait pas les pièces de son double Procès, le second faisant la critique et la revision du premier, il ne serait pas possible de la tenir dans l'histoire : Jeanne d'Arc serait de la légende, comme tous les dieux. Mais à cinq cents ans d'intervalle, nous sommes plus près d'elle que de Napoléon. Car, à travers le grimoire, c'est elle-même qui est présente, et qui parle. Présonge sans pareil, elle est dans la conscience de son peuple; elle y vit cœur à cœur. Reine perpétuelle. Les pièges des docteurs, la cendre atroce des théologiens, l'esprit obtus et dur des clercs à système ne retiennent pas ce grand oiseau pur de femme : il y a un archange jeune fille, c'est elle, c'est Jeanne d'Arc.

Elle est naïve et d'esprit profond, ingénue et politique. Elle sait tout et ne sait pas signer son nom. Elle est saine comme le plus bel enfant qui sort du bain et, lumière sans ombre, elle a la candeur de l'âme toute délivrée de la chair. Noble paysanne, très sage et fermement près de la terre, elle vit aussi naturellement dans le ciel que dans la ferme de son père. Et sans doute est-elle la petite fermière de Dieu, très chérie de l'Éternel! Qu'elle est profonde et transparente! Qu'elle est polie et qu'elle est verte! Quelle langue exquise et forte est la sienne, et de toute durée. Elle passe comme une fleur de soleil, et rien n'est éphémère en elle. Tout dans le présent et tout à son fait, ce qui domine dans cette vierge souveraine, et la rend si simplement sublime, c'est qu'elle est toute et toujours dans l'éternel. Voilà pourquoi si elle fut sa patrie dolente, ravagée et vengée, il y a cinq cents ans, elle l'est encore de nos jours, elle le sera demain et ne peut cesser de l'être.

Partout, on a vu des héros. Grâce à Dieu, les grandes âmes ne manquent jamais au genre humain : elles s'élèvent de cette fange infinie, la multitude, et de l'ignominie universelle. Les dieux et les héros, les grands poètes et les saints sont l'axe de l'humanité : elle tourne autour d'eux, et eux seuls l'ont créée : ils en sont la rançon; et, le plus souvent victimes de l'horrible plèbe qui se croit leur égale si elle les crucifie, ils lui font pourtant subir les bienfaits de la plus haute inégalité. Ces cœurs et ces esprits

sublimes sortent de la commune boue, volent au-dessus des espaces, y planent et reviennent se poser solidement sur la terre, arcs-en-ciel de grandeur, de noblesse et d'amour. Jeanne d'Arc va même au delà de ces brillantes cimes.

Enfant, elle s'élançait; elle décrit sa courbe miraculeuse, et meurt dans le feu, jeune fille. De seize à vingt ans, elle est capable de toutes les vertus, de toutes les actions, de toutes les puissances et de tous les sacrifices. Et pour que rien ne fasse défaut à cet être unique, entre toutes les victimes qu'exige l'ennoblissement du genre humain, elle est peut-être la plus touchante, étant la plus torturée. La tragédie la plus cruelle l'enveloppe, jusqu'au feu noir du bûcher. Elle, si gaie, si bien née pour la joie, elle a tout souffert, la pauvre petite, la blessure, la défaite, l'abandon de tous ceux qui l'eussent dû secourir, les mépris de la brute, les ruses plus hideuses encore des scribes, des tyrans, des docteurs; on a voulu la souiller, on l'a ployée au reniement; on a cent fois tenté de la prendre aux rets de l'absurde, du dogme papalard, de l'affreuse doctrine et d'une infâme logique. Car ils vont tous du même mouvement, ces professeurs, armés de textes et de conséquences sournoises, de raisons meurtrières et même de bonne foi dans la ratiocinure, contre cette alouette, contre cet ange de candeur qui répond par son sang aux arguments intelligibles, aux menaces par la simple prière, aux attentats par la douleur d'être si près de l'innocence divine et de n'être jamais crue.

Pourquoi toujours vanter le bon sens de Jeanne d'Arc? Elle en a sans doute, et tout autant qu'il faut et du meilleur; mais celui qu'on lui prête est de l'espèce la plus commune. Il n'est même pas le bon sens à la Descartes, qui est la façon droite de raisonner, la logique ordinaire, sans plus. Vertu si l'on veut, parmi tant de replis insidieux, tant d'affectations, et d'opinions vicieuses, nées de l'amour-propre et d'une vanité absurde. Un avantage de ce genre ne mérite pas tant d'enthousiasme. Le bon sens de Jeanne est d'une nature bien supérieure. Il est l'explosion sans apprêt et sans précaution de la vérité toute pure. Cette vertu n'est pas si commune. Et la preuve, qu'elle confond ceux qui l'interrogent : ils veulent l'engluer dans leurs laes; et c'est elle qui les tient. La vérité de Jeanne est céleste, tant elle est directe et lumineuse; elle passe tout syllogisme; comme il arrive toujours sur les sommets de la vie, elle n'est pas rationnelle. Bien plus vraie que toute conclusion logique, cette vérité éclate au cœur; elle transcende la méthode et l'esprit; elle est la logique de la nature éternelle. Jeanne dit naïvement ce qu'on n'attendait pas qu'elle pût dire : car cet aveu de sa pureté parfaite doit la perdre et la perd, s'il est retenu par des sots, des fourbes ou des monstres. Mais il la met à jamais dans le ciel, s'il est reçu, comme il doit l'être, par des âmes simplement vraies, sincères et bonnes.

Enfin, je ne pense pas vainement aux tourments, aux saintes merveilles de cette jeune fille, à son horreur du sang, toujours prête à verser le sien pour épargner celui de son peuple et celui même de ses ennemis; je ne rappelle pas pour rien ce doux et puissant amour de la justice et de la vie; ce génie qui pardonne toujours où il ne reste plus rien du barbare ni de la bête; cette adorable gaité qui rit jusque dans les supplices; et cette humble fierté, cette noblesse de juin qui est celle du lys. Si je remémore toutes ces fleurs de sa passion, c'est que lisant ses réponses aux docteurs, aux prêtres et aux scribes, je suis forcé, malgré moi, de me rappeler Jésus lui-même. Le Christ devant Pilate et Jeanne au tribunal de Beauvais ont le même accent : ces paroles, les plus humaines qui ont jamais été dites, et les plus divines pour le cœur humain, s'il en est qu'on puisse comparer entre elles sans blasphème, ce sont celles-là et point d'autres.



*La Lorraine au grand cœur, la pure paysanne,  
Celle fille de Dieu qui n'a jamais haï,  
Qui sait tout, a tout vu et jamais rien n'apprit,  
L'enfant qui porte France en son doux nom de Jeanne;*

*Vous voyez ses vingt ans de vierge partisane,  
Gloire du plus beau sang et l'honneur du pays :  
Elle est celle qui rit, n'ayant jamais failli,  
Au nez de ces damnés, les juges qui condamnent.*

*Elle est forte, elle est gaie à l'égal du clocher  
Dans le ciel bleu qui joue au-dessus du bûcher  
De ce Rouen fatal où son trépas s'apprête;*

*Flèche du Paradis sur la corde de l'arc,  
C'est donc toi que Jésus, ô sublime pauvrete,  
Tire de Lui vers Lui, bergère Jeanne d'Arc.*

### Henry VIII (Defender of the Faith)

Y a-t-il jamais eu un monstre plus monstre que ce Néron cagot, ce Tibère théologien? Henry VIII d'Angleterre et Philippe II d'Espagne font le pendant : en eux, on voit ce que la théologie peut faire pour multiplier la méchanceté humaine. On ne peut même pas dire qu'elle les rend hypocrites : elle fait un lit d'hypocrisie impénétrable à leur propre nature, à l'amour-propre sanguinaire qui est leur fond. Ces monstres ont toutes les sortes d'orgueil et toutes les vanités possibles. Mais la vanité qui s'appuie à l'échafaud et aux supplices, qui ne jouit bien de soi que dans le sang des victimes, cette vanité-là est la chatouille du démon. Le pouvoir absolu donne tout l'essor à leur horrible nature. S'ils étaient nés, non pas dans une condition humble ou médiocre, mais pourtant loin du trône, où leur infâme lâcheté les eût rendus les plus vils des politiques pour faire fortune; où leur infâme méchanceté les eût voués à tous les supplices : espions du Saint-Office ou sbires, assassins à gages, ils n'auraient pas eu d'autre choix. Mais leur carrière n'eût pas été longue : ils en ont fait pendre ou torturer mille, nés pareils à eux et leurs semblables. Ainsi la dignité royale leur a permis d'entasser mille fois plus de crimes, dix mille fois, que les plus hideux criminels. Et des crimes bien plus cruels, bien plus ignobles. Ils tuent pour un mot, pour un geste, pour un soupçon; et non pas des inconnus, qu'on attend, un soir de brume, au coin d'une rue noire; mais leurs frères, leurs fils, leurs aïeules, leurs femmes. Ils tuent pour voler des riches; ils tuent pour venger leur vanité froissée; ils tuent pour rien, si ce n'est pour se donner un plaisir qu'ils n'ont pas le temps d'attendre, pour un appétit qu'ils veulent contenter : encore moins, pour une lubie qui passe dans leur absurde cervelle.

Au moment même où Henry VIII porte des lois qui entraînent la mort sans débats, sans délai pour tel ou tel délit, il se donne lui-même licence de faire cent fois ce qu'il condamne dans les autres et qu'il punit des plus épouvantables châtements. Il fait un crime capital d'avoir une opinion propre en matière religieuse; et il passe la vie à trancher de l'infailible sur tous les dogmes et à faire la loi en religion. Il la fait même en liturgie. Henry VIII est un souverain pontife, qui promulgue de son lit, Sinai diabolique, des religions diverses et contraires; car la religion est sa grande maquerelle, sa Célestine à tout faire, qui le marie, le démarie, le remarie à son gré, lui amène les femmes qu'il veut, les lui reprend quand il en a assez, et les jette au charnier. Il brave tout jugement; les controverses et les décisions absolues,

en sens opposés, les contradictions les plus insolentes lui sont un jeu : autant elles le servent, tant il s'y plaît. Sa logique changeante et sans pitié est un outrage à la raison et à la fidélité. Il ne méprise même pas les hommes : il n'en tient aucun compte. Ce ne sont que des sujets. Il fait brûler en 1540 des amis qui pensent comme il pensait lui-même en 1520; et en 1521, il en a fait rôtir qui pensaient comme il devait penser lui-même en 1530.

Excommunié, le voici donc grand juge et défenseur de la foi : il en prend le titre. Désormais, il intente des procès en hérésie à tous ceux qu'il veut perdre. Sa persécution des catholiques est une rage qui dure vingt ans. Son Statut des Six Articles, le fameux bill sanglant, est surtout la plus sanglante des farces. Il édite ce qu'il faut croire et ne pas croire, sous quelle forme la communion est valable; il décide et décrète de la transsubstantiation; il est la mesure des mystères et la norme des vérités chrétiennes. Et il vit en démon.

\* \* \*

Dans Henry VIII, comme en beaucoup de rois, il faut voir aux femmes. Pour le dire en passant, la plus forte différence entre les rois et les dictateurs est que les femmes ne comptent guère pour les dictateurs, et beaucoup pour les rois : Napoléon, Cromwell, Bismarck, César, Robespierre.

La femme est la pierre de touche : là, on essaie la nature du roi. Elle est la forme de ses passions et de sa complexion intime; elle affiche ses secrets, elle révèle ce qu'il cache parfois avec le plus de soin.

Henry VIII est la Barbe-Bleue sur le trône. Mais il en va bien autrement de la Barbe-Bleue dans son château, à la campagne, et de la Barbe-Bleue qui règne sur un grand pays. Dans son château Barbe-Bleue n'est peut-être qu'un Don Juan timide : il cherche une femme, Diogène de la vérité sexuelle, et il tue toutes celles qu'il rencontre, parce qu'il ne la trouve jamais.

A Londres, en son palais, Henry VIII donne le spectacle de Tibère et Néron à Rome. Or, le monstre double doit être bien plus profond à Londres que sur le Palatin : la vie chrétienne est en lui; sur la Tamise, il faut la réduire à servir le fils de l'enfer. tandis qu'aux bords du Tibre l'enfer n'est rien, un masque de farce, à peine une fiction poétique : la vie intérieure n'y est pas, ni la conscience. Qu'importe à Tibère, dans sa sentine de Capri? Et Néron, le lorgnon à l'œil, quand il regarde sur la grève le ventre de sa mère Agrippine? Telle est la forme originale du monstre dans Henry VIII : il est chrétien. Et même, il est théologien. Il n'est pas orateur; mais controversiste. Ses femmes sont les articles de sa Somme.

Toutes celles qui semblent lui avoir plu davantage sont mortes jeunes, dans la fleur des vingt ans. Pas une n'en avait plus de trente. Quant aux vieilles, celles qui ont trente-cinq ans, il s'en défait par le divorce. Contre elles, il lui faut un jugement en règle. Il veut même une sentence d'Église, un arrêt rendu au nom de Dieu et de la foi. L'Église d'Angleterre n'a pas d'autre origines. Parce que le pape n'a pas voulu annuler son mariage avec Catherine d'Aragon, plus âgée que lui de six ans, vieille et flétrie, Henry VIII rompt avec Rome. Il sépare ainsi l'Angleterre de l'Église; il se fait lui-même pape; il en prend l'office et presque le titre; il se proclame : « le chef suprême de l'Église anglaise ». Exemple encore suivi. Ses archevêques sont les chambellans de ses fureurs, les ministres de ses ruts et de ses haines. Les uns après les autres, ils jouissent de la même fureur que ses mariages : ils sont puissants, quand ils se font; ils ne sont plus rien, quand il entend les défaire. Il les fait décapiter, en même temps que ses femmes.

L'Espagnole Catherine est trop catholique; mais Anne Boleyn



trop protestante; Catherine Howard incline trop au papisme; Anne de Clèves, trop indifférente : avec Henry VIII, il ne faut être ni protestant, ni catholique, ni schismatique en nom : il faut être Henrycien. C'est lui, l'Évangile, ce cube de pourriture sanglante; c'est lui, la règle de l'orthodoxie; lui, le Christ monstrueux d'une religion immonde.

Sa manie religieuse est la plus têtue des cruautés sadiques. Il coupe en quatre les cheveux des têtes qu'il a tranchées. Il dispute dogme et principes avec ses victimes; il ergote à perte de vue. En même temps qu'il donne la question, il argumente et subtilise. Les frénésies de sa couronne se masquent d'onction et d'orthodoxie. Il passe avec la même astuce du droit canon à la loi civile. Son épouvantable hypocrisie met le comble à la méchanceté.

Jamais tyran n'a fait un tel usage de la loi; pour la rendre plus venimeuse, il la multiplie par l'absolu des théologiens. Dieu est son procureur, l'Éternel est son bourreau. Et toujours au gré de ses intérêts, il interprète ces puissances capitales éternellement muettes. A ce colosse de chair échauffée les procès sont comme au chat les souris.

Il ne leur fait pas seulement procès d'adultère ou d'inceste : il leur cherche noise sur la présence réelle, sur les deux espèces, sur les œuvres ou la foi selon saint Paul. Que ce soit Catherine l'Espagnole, fille très pieuse d'Isabelle la Catholique, ou la protestante Anna Boleyn, ou Jane Seymour qui n'est ni l'une ni l'autre, il les livre aux tourmenteurs armés de dogmes, pour les dépêcher plus sûrement au bourreau. Ses évêques et ses consultants sont les assesseurs d'une cour infernale. Il attaque ces pauvres femmes sur l'article de leur foi : croient-elles ou non comme il faut? Et comme il faut, c'est selon lui. Tout procès mortel qu'il leur intente est procès d'hérésie. Il préfère ce chef et cette procédure à toute autre. La trahison, dont il les accuse, est envers Dieu, à l'entendre, bien plus que contre lui. S'il ne s'agissait que du mari trompé, il serait indulgent et magnanime, qui en doute? Mais en ne pensant pas comme le chef de l'Église, sur la communion ou sur les œuvres, ces tristes épouses de la Barbe-Bleue trahissent Dieu le Père et sont adultères à Jésus-Christ.

Ce qui ne l'empêche pas de porter des lois sauvages contre le plus mince soupçon, où sa vanité de verrat est compromise.

\* \* \*

Un trait de cette bête diabolique, la cauteleuse hyène de l'enfer : le diable est logicien. Dans la Haute Cour, réunie pour juger et condamner à mort Anna Boleyn, Henry VIII fait siéger le jeune comte de Northumberland qui, au su de tout le monde, était follement amoureux d'elle. S'il en avait été aimé, ou qu'il y en eût la moindre apparence, il l'eût payé de la vie; mais il ne l'est pas et il échappe au soupçon. Il faut pourtant qu'il expie durement le tort d'avoir pu l'être. Et Barbe-Bleue trouve précisément ce qui peut le mieux torturer une femme jusque-là rebelle ou indifférente et un amant malheureux.

Catherine Howard est la plus charmante de ses victimes. Henry VIII la prend qu'elle n'a pas dix-neuf ans; et à vingt ans elle meurt sur l'échafaud. Nièce du duc de Norfolk, premier comte d'Angleterre, elle est très catholique, comme toute sa famille. C'est ce qui devra la perdre. Son orgueil de jeune reine n'est d'ailleurs pas étranger à ces hideuses noces. En dépit de son effrayante vanité, l'Ogre soupçonne, dès le début, qu'il n'est pas aimé pour lui-même, et qu'il n'aurait jamais cueilli cette rose d'Angleterre, s'il ne lui avait fait violence. Catherine Howard est une fille délicieuse, élégante, subtile, d'esprit raffiné, assez exquise pour être un peu perverse; elle a la folie d'espérance

naturelle à son âge : elle ne doute peut-être pas de venir à bout de son maître, déjà plus que quinquagénaire : peut-être même se pique-t-elle au jeu, et d'autant qu'il est plus dangereux. On est ravi de penser qu'elle hait Henry VIII, et que son corps charmant vomit dans la rancune et le dégoût le monstre tout-puissant qui lui inflige ses baisers. Puis, une nuit, il lit dans ses grands yeux d'émeraude féline l'horreur qu'il inspire. Et c'en est fait. Il l'oint de théologie, il l'englué dans la controverse, il la prépare, il l'emmailote pour la mort et la jette au bourreau. Cinq semaines plus tard, on la décapite; et avec elle, pour mieux faire, comme après elle, une foule de seigneurs et de comparses, tous ceux dont on veut se débarrasser, parents, amis, alliés, qu'on déclare ses complices.

On a plusieurs portraits de ce maudit. A Venise, Bonifazio a tenté de le peindre : il n'en a fait qu'un mauvais riche, un gros mangeur, un goinfre qui fait bombance avec d'autres gloutons et qui refuse au pauvre, tandis qu'ils s'empiffrent, les miettes du festin. Image puérite. Le grand Holbein lui-même n'a pas osé le rendre au naturel; mais il le laisse entrevoir tel qu'il l'a vu pour soi seul : car ce puissant chiffreur de caractères ne peut jamais mentir : la vérité sans scrupule est sa vertu. Holbein est redoutable.

Henry VIII, chez Holbein, est le porc roi, à qui le diable a donné du génie en lui coulant la vérole dans les veines. Son obésité, sa graisse rance qui luit, ses bajoues de truie, son groin affamé de viols, déterrants toutes les truffes de la méchanceté et du stupre; ses petits yeux, deux rats pesteux dans les paupières bouffies; ses bras courts, ses mains gonflées, la lèpre interne sous-jacente à toute sa viande; cette chair si lourde, lâche et débridée, puante et truitée de prurit; cet air goguenard de démon qui peut tout dans le mal : tout montre à l'étal le poison de Naples qui règne sur l'Angleterre. Et l'or sombre dont il est chamarré, les bijoux, les perles, la soie, la fourrure et le velours, la richesse de ses habits ne fait que mieux éclater l'horreur et l'impudence de cet énorme ulcère vivant.

A cinquante-six ans, quand il va mourir, tertiaire de Fracastor, il ne rêve toujours que tortures et supplices. Il semble assoiffé de sang; il médite toutes sortes de vengeance; il invente des crimes pour s'en venger. Aux moines il fait une guerre atroce : partout ils sont traqués, tourmentés, au cachot, mis à mort; tous les couvents sont spoliés et détruits; tous leurs biens sont confisqués à son profit; pèlerinages, dévotions, quêtes, toute la vie catholique est proscrite, et la résistance punie des plus rigoureux châtements. Une hypocrisie sans mesure dicte au roi la meilleure méthode : on commence par diffamer les religieux, et on les persécute de toutes les calomnies; on les accuse, on les convainc; ils sont infâmes, une fois pour toutes; et on les anéantit. On dirait alors qu'Henry VIII songe à installer les bûchers en Angleterre. Sa dernière femme, Catherine Parr, tremble d'angoisse. A vingt-neuf ans, elle a dû l'épouser contre son gré : elle ne voulait pas de l'Ogre; elle aime et s'est promise en secret au beau Thomas Seymour, amiral de la flotte. Et il faut qu'elle se livre au minotaure. On la force donc à devenir reine; dès le second mois, elle sent venir l'ombre du bourreau et le vent de la mort. Celle de la Barbe-Bleue, par bonheur, la délivre. A quoi tient la vie d'une jeune reine dans ce palais lugubre, plein de meurtres, de rapines, de mauvais prêtres, de sbires sournois, de seigneurs tremblants ou complices, d'or sanglant et de luxe sinistre?

Henry VIII doit être pour beaucoup dans ce qu'on appelle si injustement l'hypocrisie anglaise. Elle n'est pas du caractère ni de l'esprit anglais. En Angleterre, l'hypocrisie est une habitude propre à la religion et au respect qui lui est dû : elle naît des mœurs religieuses, qui sont en principe celles des honnêtes gens; et le « cant » religieux les conserve. Bref, l'hypocrite anglais



# Grande Maison de Blanc

RUE MARCHÉ AUX-POULETS

BRUXELLES

Utilisez notre formule nouvelle

Achetez nos Tissus

NOUS VOUS CONFECTIONNERONS :

UNE ROBE

POUR

60 francs

UN MANTEAU

POUR

95 francs

FAÇON IMPECCABLE

CHAMPAGNE



**HEIDSIECK**

Maison Fondée en 1785  
KUNKELMANN & C<sup>o</sup> Succ<sup>rs</sup>

REIMS, FRANCE

CHAMPAGNE



**PIPER-HEIDSIECK**

Ancienne Maison HEIDSIECK fondée en 1785  
KUNKELMANN & C<sup>o</sup> Successeurs

REIMS, FRANCE

AGENCE GÉNÉRALE : 60, BOUL. ANSPACH, BRUXELLES — Tél. 11.48.26

# Chocolat DUC

LA GRANDE MARQUE BELGE





**« J'ai cessé d'être un neurasthénique... »**

*L'avis d'un homme d'affaires.*

« Les difficultés croissantes de la vie, l'excès de travail avaient fini par me détruire complètement les nerfs : j'étais abattu et sans ressort.

Les poudres « LA CROIX BLANCHE » m'ont débarrassé de tous mes maux :  
**Maux de tête - Vertiges - Fatigue - Excitabilité - Irritation - Insomnie.**

Je me sens de nouveau frais et dispos et doué d'un regain d'énergie, j'affronte avec succès la lutte de tous les jours. »



**LA CROIX BLANCHE**

*soulage réellement*

PRODUIT BELGE  
EFFICACE ET ÉCONOMIQUE

Le tube de 24 comprimés : 11 frs  
 La boîte de 8 poudres : 4 »  
 » 24 » 11 »  
 » 48 » 20 »

DANS TOUTES LES PHARMACIES - Dépôt général : Pharmacie Toppent, Saint-Nicolas-Waer.

**Caisse Hypothécaire Anversoise**

Société Anonyme Fondée en 1881 Registre du Commerce d'Anvers n° 115

**CAPITAL : frs. 40.000.000**

**RÉSERVES : frs. 67.729.992,79**

**FONDS SOCIAL : frs 107.729.992,79**

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir

44, Boulevard du Régent, 44

Tél. N° 302.30-302.31

Tél. N° 12 44 97 - 12 84 64

**SUCOURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101**

**PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR**

Obligations Foncières :

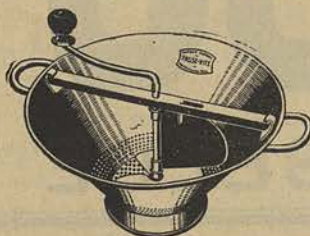
Caisse d'Épargne : Intérêts 3,05 %, 4,20 % et 4,60 % NETS

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

67

**“PASSE-VITE”** passe tous les légumes, fruits, pommes de terre, etc., sans effort ni fatigue.



En vente dans toutes les bonnes Quincailleries

Avant d'acheter  
des cigares

adressez-vous à la Maison

**A. ZABIA**

24, rue du Musée  
Place Royale  
Bruxelles

vous y trouverez  
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane  
Cigares de la Jamaïque  
Cigares des Iles Canaries  
et Cigares du Pays



est souvent un snob de morale. Un roi épouvantable, prince de tout crime et protecteur de la foi, a jeté les fondements de cette force sociale; et là-dessus s'est bâtie la Haute Église. Pas une révolution, jusqu'ici, n'avait ébranlé ces assises. Avec l'Église défaillante, les mœurs qu'elle porte s'effondrent peu à peu : on voit aujourd'hui l'hypocrisie religieuse le céder à une nudité singulièrement païenne et déjà assez cynique. Le Nord est brutal : il a peut-être besoin de quelque hypocrisie.

César théologien, Henry VIII est ce monstre de méchanceté, de fourbe et d'astuce : le Néron de la théologie (\*).

ANDRÉ SUARÈS.

## Les premières relations diplomatiques

entre

### la Belgique et la Turquie (\*\*)

II

TENTATIVES DE MÉDIATION DU ROI LÉOPOLD 1<sup>er</sup>.

Léopold 1<sup>er</sup> était très préoccupé de la phase dangereuse où était entrée la question d'Orient. L'attitude de la France l'effrayait. La guerre pouvait être portée sur le Rhin et menacer notre indépendance. Aussi le Roi multiplia-t-il ses démarches pour prévenir la catastrophe. Sagace observateur, conseiller avisé, il se dévoua non seulement dans l'intérêt de son royaume, mais aussi, par humanité, à la défense et au maintien de la paix générale. Il s'employa de son mieux, tout en ménageant le sentiment national français, à retenir et à modérer Thiers, tandis qu'il faisait morigéner Palmerston et proposait des combinaisons qui permettraient à la France de rentrer sans trop d'humiliation dans le concert européen. Il se montra en cette circonstance le plus fidèle ami de la France (1).

En août 1840 il alla rendre visite à sa nièce, la reine Victoria, dans un but de médiation. Ce voyage fut très favorablement apprécié à Berlin. Wilmar (2) écrivit à ce sujet à Lebeau qu'en Prusse on professait « une grande estime pour la sagesse du Roi, son expérience des affaires, sa connaissances des hommes et l'on se flatte que dans le cas où toutes les dispositions de lord Palmerston ne seraient pas inspirées par la modération et la raison, l'influence de S. M. réussirait à les modifier en ce sens (3). »

Léopold 1<sup>er</sup> avait conçu un projet grandiose de règlement définitif de la question turco-égyptienne. Pendant son séjour à Londres, il révéla son plan à Thiers :

*Je suis convaincu, lui écrivit-il, que la convention (4) n'est pas une mesure contre la France. Elle a pour but de se débarrasser du traité d'Unkiar-Skélessi (5); comme je vous l'avais dit, ce qu'on*

*avait principalement à cœur ici était d'empêcher une action isolée de la Russie. On a eu tort à Paris d'appeler la convention, la convention Brunnnow (6), car je sais positivement d'autres que des Anglais que M. de Brunnnow ne l'a signée qu'avec une extrême répugnance. Je ne défends pas la forme de la chose et j'évite d'entrer dans les récriminations, comme je désire au contraire les faire finir, mais je n'ai plus de doute sur le fond.*

*On ne s'attendait pas ici à l'effet que cela a produit en France, et on désirait voir terminer tout ceci le plus tôt possible.*

*J'ai mis une idée en avant qui me paraît d'une haute importance européenne, qui lierait la Russie et qui assurerait à la France toute l'action et toute la surveillance qu'elle a droit de demander sur les affaires de l'Orient. La convention actuelle des quatre puissances est un acte isolé de protection pour la Porte contre l'Égypte. Cela n'a de valeur que pour le cas présent. Cela n'offre nulle garantie à la Porte, et cela ne la protège en rien contre la Russie.*

*Je pense donc qu'il devient indispensable maintenant de régulariser cette vaste question et de faire un traité entre la Porte et les cinq puissances, par lequel l'état de possession actuel de la Porte sera garanti par les cinq puissances.*

*Je dis exprès l'état actuel de possession, puisque cela laisse la question d'Alger dehors, comme cela doit être. Les avantages d'un pareil traité me paraissent immenses. Il donnera le moyen d'arrêter la Russie et de l'empêcher de prendre la part du lion si l'Empire turc devait se dissoudre; et il maintiendrait probablement cet empire plus longtemps qu'on ne le pense.*

*La guerre maintenant, et au fond plutôt pour des mécontentements que pour des griefs réels, me paraîtrait une monstruosité, et comme telle ne serait pas goûtée par les peuples.*

*Je vous supplie à présent de me faire connaître le plus tôt possible vos vues et intentions. Je me mets tout à fait à votre disposition et je crois que je pourrai être utile, et que je l'ai déjà été. Je reste exprès plus longtemps. Je voulais partir le 18, mais je ne déciderai maintenant qu'après la réception de votre réponse.*

*Ici on a eu des méfiances sur la possibilité d'intentions sur l'Égypte. Je leur ai dit que s'ils soupçonnaient la France, en France on leur croyait encore à plus forte raison des vues ambitieuses sur l'Égypte. Je puis vous assurer que je ne crois plus à l'existence de vues sur la possession de l'Égypte. Ils ont réellement plus de colonies qu'il ne leur est agréable et commode d'avoir... (7).*

Thiers se rangea à la manière de voir de Léopold 1<sup>er</sup> :

*Je cherche loyalement, répondit-il à Sa Majesté, ce qui pourrait rapprocher la France et l'Angleterre, et j'apprécie infiniment l'idée que Votre Majesté a imaginée. Un traité à cinq pour garantir l'Empire ottoman contre tout le monde est une excellente pensée et je l'adopte pour ma part. M. Guizot (8) est parti avec les instructions que le Roi m'a autorisé à lui donner et elles sont favorables à l'idée d'un traité à cinq (9).*

Le Hon fit allusion à la mission confiée à Guizot dans une lettre qu'il adressa le 21 août à Lebeau :

*J'ai lieu de croire que Guizot est chargé de prévenir s'il est possible encore, l'exécution violente du traité de Londres envers le Pacha et que l'on compte beaucoup à cet effet sur la médiation et l'influence de notre Auguste Souverain (10).*

Quelques jours plus tard, notre ministre à Paris rendit compte

(6) Brunnnow, ministre plénipotentiaire de Russie à Darmstadt, homme de confiance du tsar Nicolas et de Nesselrode, avait été envoyé depuis septembre 1839 en mission spéciale à Londres pour négocier un rapprochement sur la question orientale.

(7) Cf. LANZAC DE LABORIE (L. DE), *Correspondances du Siècle dernier*. Paris, Gabriel Beauchesne, 1918. (Lettre du 12 août 1840).

(8) Guizot était depuis quelques mois ambassadeur à Londres.

(9) Cf. LANZAC DE LABORIE (L. DE), *Correspondances du Siècle dernier*, (Lettre du 14 août 1840.)

(10) F. 10/57.

(\*) Ces deux portraits sont extraits des « Portraits sans modèles » qui paraîtront bientôt chez Grasset, à Paris.

(\*\*) Voir la *Revue Catholique* du 12 juillet 1935.

(1) Cf. LANZAC DE LABORIE (L. DE), *Correspondance du Siècle dernier*, Paris, Gabriel Beauchesne, 1918.

(2) Ministre de Belgique en Prusse.

(3) Pr. 3, 170, Wilmar à Lebeau, 13 août 1840.

(4) La convention du 15 juillet 1840 entre l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie.

(5) Par le traité d'Unkiar-Skélessi, signé le 8 juillet 1833, la Russie, en promettant à la Porte son appui militaire, s'était fait concéder une sorte de protectorat sur l'Empire ottoman.



des premières impressions produites par les démarches de notre Souverain :

*Le Roi Léopold, en effet, vient de donner aux gouvernements français et britannique, pendant son séjour à Londres et à Windsor, des gages d'une sollicitude active et éclairée pour leur rapprochement, et Sa Majesté paraît avoir mis en bonne voie cette œuvre difficile. Son auguste médiation commence à être appréciée ici et je puis vous assurer que la Belgique et son gouvernement, personnifiés en cette circonstance dans le Roi, obtiennent à Paris des actions de grâce, loin d'y provoquer des plaintes ou des reproches (11).*

Le 25 août, Léopold I<sup>er</sup> écrivit encore à Thiers, pour le mettre au courant de la position des affaires :

*... J'ai lieu de croire que si votre proposition du statu quo garanti avait été faite avant la signature de la convention, il eût été très difficile pour lord Palmerston de ne pas l'accepter, et certainement la convention n'aurait pas été signée par les plénipotentiaires d'Autriche et de Prusse.*

*Comme les choses sont actuellement, nous avons dû marcher pas à pas, car nous nous trouvons au milieu des ratifications de la convention et d'un commencement d'exécution. La première chose à faire est une dépêche de lord Palmerston à lord Granville (12), qui explique la nature de la convention et qui fait entrevoir la nécessité de mesures ultérieures auxquelles il faut l'adhésion et la participation de la France. Cela vous donnera occasion de vous expliquer sur les armements de la France. Considérés comme menace, ces armements embarrassent les puissances, puisque toute concession aurait l'air d'être inspirée à ces puissances par la peur. Selon moi, vous avez une très bonne et belle explication à leur donner. Vous leur direz : « Une convention a été conclue à Londres dont le texte n'a pas été communiqué à la France. On a eu connaissance cependant qu'on avait arrêté dans cette convention des mesures coercitives, qu'il devait y avoir même un commencement d'exécution avant les ratifications. Comme ces mesures pouvaient avoir pour résultat immédiat des hostilités en Orient et dans la Méditerranée dont la France est riveraine, la France devait aussi immédiatement armer pour sa propre sûreté, ainsi que le maintien de sa position en Europe, dont elle n'a nullement l'intention de faire l'abandon. »*

*Entre-temps arriveront les ratifications. Alors la convention sera communiquée à la France, qui recevra une déclaration : 1<sup>o</sup> Sur la nature et le but de la convention, qu'on lui prouvera n'avoir rien d'hostile contre elle, et même qu'elle n'est qu'un acheminement à d'autres arrangements; 2<sup>o</sup> Je pense qu'on parlera d'une manière positive de ces arrangements qui auront pour but de régulariser la position de mer close pour la mer de Marmara et les Dardanelles, et de protéger l'existence de l'Empire ottoman envers et contre tous.*

*Je ferai ce que je pourrai pour que la déclaration soit dans le sens que je viens de mentionner.*

*Une chose sur laquelle lord Melbourne (13) est positif et que les plénipotentiaires d'Autriche et de Prusse considèrent de la même manière est que le traité qui se fera entre les cinq puissances et la Porte absorbera la convention du 15 juillet, qui n'a qu'une action isolée. Nous avons pour cela le précédent du traité du 19 avril 1839 pour les affaires belges, qui stipule que le présent traité met fin au traité du 15 octobre 1831 (14).*

*M. Guizot, que j'ai vu le 23 à Londres, vous rendra compte de ce que lord Palmerston lui a dit sur les premières mesures coercitives. Elles paraissent assez douces. Palmerston m'a exactement dit la même chose dans une conversation d'avant-hier. Il n'y aurait*

*donc pas un blocus commercial de l'Egypte. Si Méhémet-Ali refuse, les puissances demanderont certainement l'appui moral de la France. Cela mènera à une espèce de médiation de la France, qui peut lui devenir fort honorable. Le tout doit finir par le traité des Cinq, qui absorbera la convention.*

*Je vous développerai mes idées sur cette phase assez probable de la chose une autre fois, et je veux seulement encore dire quelques mots de l'attitude de la Russie. M. de Brunnov désire vivement que l'affaire orientale soit exclusivement traitée à Londres. Il est assez opposé à un traité des Cinq, puisque sa grande mission a été de séparer l'Angleterre de la France, à quoi son auguste maître a travaillé depuis plusieurs années. Lord Palmerston m'a cependant dit lui-même qu'il a vu M. de Brunnov le 21 et qu'il lui a fait comprendre que l'affaire de la mer close rend ce traité des Cinq inévitable, et qu'il lui a paru se résigner à la chose. Maintenant vient encore une considération qui est partagée par les plénipotentiaires de Prusse et d'Autriche, et dont j'ai fait part avant-hier à Guizot et plusieurs fois à lord Melbourne, mais pas du tout à lord Palmerston, c'est de savoir si les négociations actuelles, qui concernent exclusivement les affaires de l'Orient ne devraient pas être rapprochées de ce même Orient et se traiter à Vienne ou peut-être à Constantinople, si malheureusement il n'y avait pas lord Ponsomby (15). Tous les intéressés croient lord Palmerston trop irrité pour toutes sortes de petites choses qui lui sont personnelles, pour ne pas craindre qu'à Londres ces négociations ne s'en ressentent. Vous comprendrez que cela ne pourrait être proposé qu'avec prudence, puisque Palmerston en sera très nécessairement très blessé, mais je crois que le prince de Metternich peut être utilisé et je viens lui en écrire le 23 (16).*

Les efforts du roi Léopold pour faire rentrer la France dans le concert européen se manifestent une fois de plus dans la lettre ci-après qu'il adressa à Thiers le 2 octobre :

*... J'ai reçu hier une lettre de lord Melbourne, du 20, où il se plaint des armements; il dit que si cela continue, cela forcera le gouvernement anglais d'appeler le Parlement (sic).*

*Il dit que les dernières communications faites au gouvernement français sont d'une nature essentiellement amicale, et indiquent le désir de l'Angleterre de rentrer en négociation.*

*De lord Palmerston, j'ai reçu peu après une lettre de la même date. Il se plaint beaucoup des armements et des menaces de la France. Il dit ensuite qu'il sera difficile de modifier la convention du 15 juillet, puisqu'elle se trouve être en pleine exécution et qu'il faut le consentement des autres puissances signataires et qu'il est probable que la Russie se tiendra à la lettre du traité (Je sais que M. de Brunnov parle en ce sens), que cela ne doit pas cependant empêcher qu'on se rapproche, que déjà dans sa dépêche du 31 août il avait indiqué le désir qu'on avait de s'occuper de l'ensemble de la question turque, que vous n'avez pas répondu à cette ouverture, que le quatrième point des suggestions du prince de Metternich était également resté sans réponse; qui dit que dans le cas où les mesures coercitives manqueraient d'amener le résultat qu'on s'était proposé, que la sécurité de l'Empire ottoman ainsi que la paix de l'Europe s'en trouveraient compromises, la France, d'un commun accord avec la Porte et les quatre autres puissances, s'occuperait des meilleures mesures à prendre pour terminer la question turco-égyptienne. D'après ces communications, je ne peux pas mettre en doute qu'en Angleterre l'on désire entrer en négociations. Lord Melbourne m'a même prié de tâcher de lui procurer une réponse jusqu'au 30 de ce mois. Je pense que cela mérite d'être médité sérieusement par vous. Quel que puisse être le résultat de ces nég-*

(11) F. 10/63. Le Hon à Lebeau, 29 août 1840.

(12) Ambassadeur d'Angleterre à Paris.

(13) Lord Melbourne était le chef du ministère anglais dans lequel Palmerston détenait le portefeuille des Affaires étrangères.

(14) Par une incroyable distraction, Léopold avait écrit « le 19 avril 1840 » et « 15 novembre 1840 ».

(15) Ambassadeur britannique à Constantinople, hostile à la France.

(16) Cf. LANZAC DE LABORIE (L. DE), *Correspondances du Siècle dernier*, Paris, Gabriel Beauchesne, 1918.



ciations, il serait bon de s'y prêter. Cela vous donnera même plus de force politique si vous épuisez tous les moyens raisonnables de terminer la question à l'amiable.

Je ne cache pas que beaucoup dépend du succès ou non succès des Alliés en Syrie. Si le mauvais temps chasse la flotte, si les chances de terminer l'affaire promptement disparaissent, le cas prévu par le point 4 du prince de Metternich arrive, et il faut bien l'avouer, ce serait ce qu'il y aurait de plus désirable pour la France. Le Roi me dit qu'il vous a communiqué ma lettre du 19. Je ne veux donc pas reproduire ce que j'y ai dit : mais la position pratique des choses me paraît celle-ci : 1° l'Égypte doit être considérée comme ne pouvant pas être touchée; 2° il n'y a rien à faire contre l'exécution du traité tant qu'elle reste dans la lettre du traité, n'ayant pas protesté contre sa signature; 3° si l'exécution échoue, le cas prévu par le prince Metternich se présente; 4° on pourrait dès à présent s'occuper de l'ensemble de la question turque. Il y a cet avantage qu'on se rapprocherait insensiblement, que la France reprendrait sa position naturelle et que la question égyptienne se reproduirait pratiquement dans le courant de la négociation (17).

\* \* \*

Le succès de sa médiation pouvant dépendre de l'attitude des États allemands et de l'Autriche, Léopold I<sup>er</sup> s'efforça de rallier ces puissances à ses idées et d'obtenir l'appui de leur gouvernement.

Dès le 13 août 1840, Sa Majesté exposa son plan au prince de Metternich :

Un traité, lui écrivit-il, doit être conclu entre les cinq puissances et la Porte, en exécution duquel les cinq puissances prennent sous leur garantie l'intégrité territoriale actuelle de l'Empire ottoman. A la France on peut dire : Vous n'avez pas voulu participer aux mesures coercitives contre l'Égypte parce qu'elles paraissent dangereuses pour la paix de l'Europe, mais vous avez toujours déclaré que vous désiriez sincèrement la conservation de la Porte, en conséquence, mettons un terme au désaccord momentané des puissances et signons un traité qui assure pour longtemps l'existence politique de la Porte.

Ne croyez pas que l'explosion de l'opinion publique en France ne soit que de la bravade; il y en a peut-être un peu; mais il y a néanmoins dans ses manifestations une grande et dangereuse sincérité et il est d'une impérieuse nécessité de réconcilier la France avec les autres puissances (18).

Le Roi désirait qu'on ménageât Méhémet-Ali :

On affirme à Londres, mandait-il à Metternich le 5 novembre 1840, que Votre Altesse partage l'opinion que Méhémet-Ali est complètement ruiné politiquement. Je crois qu'il serait fort regrettable au point de vue de l'intérêt de l'Europe de précipiter sans nécessité l'Égypte, avec laquelle la Belgique même fait du commerce, dans l'anarchie et la misère et, par ce fait, de la rayer de nouveau de la carte.

Sa Majesté annonçait ensuite à son correspondant qu'elle avait prié Louis-Philippe de sonder Soult et Guizot sur son projet de traité, puis Elle ajoutait :

Je vous conjure cependant de vous entendre avec le gouvernement prussien et de prendre à Londres une sérieuse attitude de médiateur (19).

Les démarches de Léopold I<sup>er</sup> furent bien accueillies à Vienne. Le baron d'Ottensfels, ministre d'État, déclara à O'Sullivan

que « tout le monde devait de la reconnaissance au Roi, notre auguste Souverain, pour le zèle qu'il avait déployé si utilement dans l'intérêt européen du maintien de la paix (20) ».

Le Roi se rendit en septembre à Wiesbaden, où il fut rejoint par J.-B. Nothomb, notre représentant diplomatique auprès de la Confédération Germanique. Léopold I<sup>er</sup> exposa son point de vue sur la question d'Orient au ministre de Belgique qui en fit part à Lebeau :

La démarche concertée à Londres avec Sa Majesté, écrivit-il, a été faite, mais elle ne me paraît répondre entièrement aux intentions du Roi.

La convention du 15 juillet ne porte que sur un point spécial : les limites du nouvel État égyptien. Il n'est pas question de l'Empire ottoman, de son maintien, d'une garantie de toutes les puissances à cet effet, des Dardanelles, de la mer Noire, etc.

Le Roi avait donc eu l'heureuse idée de faire reprendre les négociations en général; il serait conclu un nouveau traité offrant l'ensemble que je viens de vous indiquer, traité dans lequel on aurait absorbé la convention du 15 juillet.

Vous remarquerez que la marche conseillée par Sa Majesté est très rationnelle : rien n'est fait par la convention du 15 par rapport à l'Empire ottoman lui-même; la convention du 15 juillet exécutée, le nouvel État égyptien se trouverait constitué, mais quelle est la position du vieil Empire ottoman? Ne faut-il pas le faire entrer d'une manière formelle dans le droit public général? Le placer sous la protection des grandes puissances européennes, ne plus l'exposer au protectorat isolé et accidentel de l'une d'elles? Ne convient-il pas de déclarer la mer Noire fermée pour tout le monde?

Il était entendu que lord Palmerston prendrait l'initiative en faisant remettre à Paris un memorandum au gouvernement français. Cette communication a été faite, le Roi venait d'en recevoir une copie. Ce n'est autre chose qu'un récit de toute la négociation : lors Palmerston s'y excuse en témoignant de son vif désir de maintenir l'union avec la France. Il insinue que les cinq puissances pourraient de commun accord reprendre la négociation sur l'ensemble du point qui le rattachait à la question d'Orient après l'exécution de la convention du 15 juillet.

C'est ici que la pensée du Roi m'a semblé totalement méconnue.

L'exécution préalable de la convention du 15 juillet, c'est précisément là qu'est tout le danger de la situation (21).

Au mois d'octobre, Léopold I<sup>er</sup> chargea Willmar d'insister auprès du baron de Werther, ministre des Affaires étrangères de Prusse, sur la nécessité d'une intervention active, de la part du gouvernement prussien, dans des négociations de rapprochement et de pacification. Le ministre de Belgique à Berlin eut avec M. de Werther plusieurs conférences au cours desquelles le ministre prussien se montra hostile aux mesures de sécurité prises par le gouvernement belge dans l'éventualité d'une guerre. En Allemagne on était convaincu que nos armements ne pouvaient être employés que dans l'intérêt de la France (22).

L'intervention du roi Léopold produisit en Hollande une impression favorable. Il s'ensuivit une amélioration assez notable dans les rapports du Cabinet néerlandais avec le prince de Chimay, notre ministre à La Haye (23).

La légation de Belgique à Constantinople n'avait eu connaissance des démarches du Roi que par les journaux. Néanmoins, le baron Behr donna au Reis Effendi l'assurance que la médiation de Léopold I<sup>er</sup> ne pouvait être que profitable à la Turquie. « Cette communication officieuse, manda-t-il à Lebeau, reçut le meilleur accueil. Reschild Pacha me fit répondre que le Sultan

(17) Cf. Id.

(18) Cf. DE RIDDER (A.), Léopold I<sup>er</sup>, Metternich et la question d'Orient en 1840 (Revue catholique des idées et des faits, 17 et 24 août 1928.)

(19) Id., id., n° du 31 août 1928.

(20) A. 7/62. O'Sullivan à Lebeau, 15 septembre 1840.

(21) C. G., I, 104, Nothomb à Lebeau, 11 septembre 1840.

(22) Pr. 5, 195. Willmar à Lebeau, 9 octobre 1840.

(23) P. B., 3, 28, 25 août 1840.



avait pleine confiance dans l'amitié du roi des Belges, et ne pourrait que se féliciter de l'intervention de Sa Majesté (24) ».

Finalement, les tentatives de médiation du roi Léopold n'eurent pas tout le succès qu'on était en droit d'en attendre. Il faut en chercher la cause dans l'entêtement et la francophobie de lord Palmerston.

(24) T. I, 187, 3 octobre 1840.

Cependant, les deux actes diplomatiques du 13 juillet 1841, signés par le Cabinet Soult-Guizot, associèrent la France au règlement de la question d'Orient selon le plan préconisé par notre premier Souverain. Si la guerre qu'on redoutait tant ne vint pas ensanglanter l'Europe, c'est à Léopold I<sup>er</sup> qu'en revient, pour la plus grande part, l'honneur et le mérite.

(A suivre)

HENRI LAMBOTTE.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### La peinture bruxelloise du XVII<sup>e</sup> siècle à l'Exposition de Bruxelles

La terre que tu foules est sacrée par l'art. Le Brabant, prédestiné à devenir le noyau central autour duquel cristalliserait la Belgique, a sa physionomie propre, sa personnalité caractéristique dans le domaine de l'art. Il a son architecture, qu'elle soit gothique, ornée mais massive telle Sainte-Gudule, qu'elle soit baroque, exubérante mais surchargée, telle la Grand'Place, elle a ses architectes et en a même fourni à l'Europe, à Tolède, par exemple. Il a sa peinture, sans doute inférieure à celle d'Anvers, elle n'a pas de noms qui puissent rivaliser avec la glorieuse trinité : Rubens, Van Dyck, Jordaens, mais elle peut se réclamer de Van der Weyden, de Bruegel l'Ancien, de Teniers dont la maîtrise est incontestée. Il a ses tapisseries que les Gobelins ne surpassent point, ses bas-lissiers qui sont les fresquistes du Nord. Il a sa sculpture, ses vieux imagiers souvent anonymes et ses Duquesnoy.

Il a su unir dans de justes proportions un sain réalisme et un idéalisme sincère.

Je me borne ici à la peinture bruxelloise de notre Renaissance. Comme je viens de le dire, les trois grands astres de l'art pictural ne brillent pas à son firmament, Jordaens même en est totalement absent. *Rubens* y figure en collaboration et pour une œuvre personnelle : *La Vierge sous le pommier* (194) dont Max Roosen a dit qu'elle est exécutée avec « délicatesse comme une peinture de chevalet, avec une transparence prouvant qu'une seule main y a touché, et enfin qu'elle est un joyau de la production du grand maître ». Faut-il lui attribuer conjointement avec Thulden *l'Education d'Achille par le centaure Chiron*? Celui-ci galope avec son élève sur le dos et une lyre suspendue à un arbre au pied duquel sont deux lévriers symbolise l'éducation musicale donnée au futur héros.

*Van Dyck* nous appartient davantage par l'aspect de son œuvre, peint à Bruxelles ou pour Bruxelles, sans parler du *Saint-Martin partageant sa chlamyde* de Saventhem. Entre Rubens, plénitude du génie et Jordaens, épanoui en sa truculente liesse, se dresse Antoine Van Dyck dans sa grâce aristocratique, comptant les étapes de son voyage, en Italie par ses triomphes, comblé en Flandre d'honneurs et de commandes, fascinant par la vénusté de ses portraits la Cour de Charles I<sup>er</sup> en Angleterre. Du maître, l'Exposition nous donne trois portraits exécutés à Bruxelles : le portrait équestre du *Marquis de Leganes*, fait en collaboration dont la figure seule est de Van Dyck, et dont le cheval, attribué à De Vos, s'emporte d'un si vertigineux élan que le visiteur est

tenté de se garer devant la toile d'où le coursier va s'échapper; le portrait de *Frédéric de Marselaere*, plusieurs fois bourgmestre de Bruxelles, dont le visage seul, encore une fois, est donné au maître; enfin, le portrait de celle qui a vraiment droit de se présenter ici avec son port majestueux de souveraine sous cette bure de religieuse clarisse qu'elle s'est imposée en signe de deuil depuis la mort de l'archiduc Albert, la grande restauratrice de la vie catholique en notre pays, au sortir des guerres de religion, *l'Archiduchesse Isabelle*, fille de Philippe II.

Dans un type Van Dyck incarne une existence, une période, un milieu, l'absolutisme des Stuarts dans Charles I<sup>er</sup>, la rigidité espagnole dans Isabelle.

\* \* \*

Après ces étoiles de première grandeur, c'est *David Teniers le Jeune* qui brille à l'Exposition du plus vif éclat. Peintre fécond d'une vogue immense, fils et père d'artistes, tour à tour influencé par Brouwer dans ses paysanneries d'une touche légère et pittoresque, par Rubens lui-même, tuteur de cette Anne, fille de Brueghel de Velours qu'il épousa en 1632, dans des œuvres d'une belle ampleur et d'une superbe ordonnance, Bruxelles peut le revendiquer puisqu'il y fut fixé comme peintre attitré de Léopold-Guillaume, Archiduc, et de sa Cour, par la grâce duquel il fut accrédité auprès de Philippe IV, de don Juan d'Autriche qui, paraît-il, n'aurait pas dédaigné d'être son élève.

C'est lui qui attire à la cimaise les groupes les plus nombreux, soit auprès de ses délicieuses œuvrettes, où se détachent *L'Armurier*, *Les Fumeurs*, *Les Joueurs de dés*, *Eurydice aux enfers*, soit auprès de ses vastes compositions où se trahit la discipline rubénienne : *La Fête des archers* du Sablon, l'inauguration de Léopold-Guillaume comme roi du Tir à l'arc au milieu de toutes les splendeurs des ommengangs, étoilées de détails anecdotiques les plus divertissants, comme les Ketjes du temps grimant aux arbres pour mieux voir.

Et il faut tout de suite rapprocher de cette œuvre les tableaux de Denis Van Alstoot, représentant la sortie de l'Ommegang du 31 mai 1615, où fut déployé tout le faste de l'époque pour célébrer la victoire de l'archiduchesse Isabelle, reine du Tir, qui avait abattu l'oiseau, le 15 mai, au Grand Serment des Arbalétriers. Quel charme pour nous qui avons encore dans la prunelle la vision de l'Ommegang de juin dernier, d'en contempler partiellement le modèle, le défilé des Métiers et Corporations, du Clergé escortant la Vierge du Sablon! Prestigieuse évocation d'une époque rayonnante de foi et passionnée de beauté, de ce peuple belge amant des harmonies de la couleur.

Il y a plaisir délicat à mettre aussi en parallèle le panneau du Musée de Berlin, *Le Maître et sa famille à Perck*, et la *Famille Janssens*, de François Duchatel, lequel tableau n'a jamais été



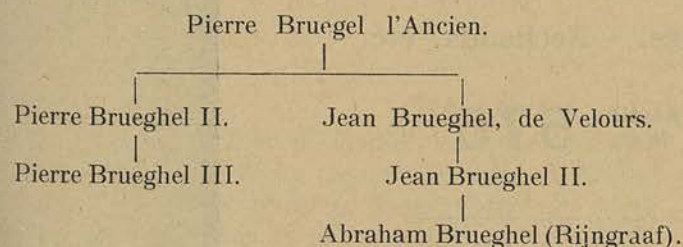
exposé et est resté depuis plusieurs générations dans une famille apparentée aux Janssens. De part et d'autre, deux intérieurs riants, enchanteurs, où la grâce et la distinction, la paix du foyer et la culture des arts, notamment de la musique, baignent, pour ainsi dire, dans l'atmosphère quiète de la famille nombreuse hiérarchiquement distribuée.

Les Brueghel sont une lignée, presque une dynastie largement représentée et dont il importe de préciser la généalogie. Il y a l'ancêtre, *Pierre Bruegel* (sans h), originaire de Bruegel, près Bréda, surnommé le *Vieux* ou l'*Ancien* ou — stupidement — le *Drôle*. Né en 1524, il appartient au siècle précédent. Nous avons dit qu'il fut un penseur, un des artistes les plus profonds dont puisse s'enorgueillir la peinture.

Il eut deux fils peintres : Pierre Brueghel II ou Brueghel le Jeune (1564-1637) et Jean Brueghel, dit de Velours (1568-1625) tous deux nés à Bruxelles, rue Haute, et morts à Anvers.

Pierre Brueghel II eut un fils peintre, son élève Pierre Brueghel III.

Jean Brueghel, dit de Velours, eut aussi un fils peintre Jean Brueghel II, lequel engendra Abraham Brueghel.



L'*Ancien* seul eut du génie, ses deux fils, le *Jeune* et de *Velours*, ne manquèrent pas de talent. Le premier peignit des paysages, des scènes de genre, il répéta surtout son père dans de très nombreuses répliques dont l'Exposition fournit de remarquables échantillons : *Prédication de Saint-Jean*, *Adoration des Mages*, *Village pillé par des soldats*, *Proverbes flamands*, *Combat de Carnaval et de Carême*, etc. On y verra quelques productions originales, notamment *Cortège de la mariée*, jamais exposé, si beau tableau qu'on est tenté de supposer que le fils avait sous les yeux un original paternel.

Bruegel de Velours ne nous appartient pas seulement par sa naissance, mais par de longs séjours à Bruxelles comme peintre officiel de la Cour de l'archiduc Albert. Son père fut un penseur, lui fut un charmeur, créateur de paysages plaisants, assembleur de jolis contours. On note dans son œuvre l'influence subie par Rubens, son ami, non pas dans le style, écrit M<sup>me</sup> Houtart, mais dans la délicatesse de la vision et la prestesse de la main. On peut juger du renom dont il jouissait en Italie par *Les Deux Eléments* parties d'un ensemble commandé par le cardinal Frédéric Borromée.

Il est manifeste que le paysage au XVII<sup>e</sup> siècle ne connut guère dans nos provinces la vogue qu'il obtint en Hollande. A part Rubens, ce grand poète de la nature, dans ses immenses lointains, ce n'est guère que chez Brouwer et Teniers, chez Van Uden, Jacques d'Arthois, Gilles van Coninxloo que se retrouvent les aspects de notre terroir.

Je serais trop incomplet, si je ne saluais au passage Ga pard De Crayer, qui vécut surtout ici, peintre en titre de grands personnages, lié avec Rubens dont il peut être regardé comme le disciple pompeux, représenté ici par un *Christ en croix*, entouré de Proviseurs de l'Hôpital Saint-Jean.

De la foule des artistes brabançons, il faut tirer encore Joos Van Craesbcek, né à Neerlinter, mort à Bruxelles, peintre et boulanger, pétrissant farine et couleurs. Il a deux manières que l'on peut saisir ici : celle de Brouwer (*Paysans dans l'auberge*),

scènes amusantes de cabaret dans le genre sombre du maître, puis affectant un coloris panaché, l'autre, qui rappelle Rembrandt par je ne sais quoi d'oriental et de théâtral, comme dans le *Massacre des innocents*, où la mise en scène, l'antique manoir, le désespoir des mères échevelées, la cohue des lansquenets, la lumière violente concentrée sur l'avant-plan, donnent à l'ensemble une allure romantique.

J'ai gardé pour la fin le puissant artiste qui me semble dominer tous les contemporains du Brabant, j'ai nommé Philippe de Champagne, considéré comme portraitiste. Il nous appartient par sa naissance à Bruxelles en 1602, par sa première formation, qui fut flamande, mais c'est à Paris, en qualité de premier peintre de Marie de Médicis, puis de Richelieu et de la Cour de Louis XIII, que s'est passée sa vie. Qui ne connaît son *Richelieu*, du Louvre? Pour dresser dans sa pourpre cardinalice le grand ministre, Armand Jean du Plessis, Philippe de Champagne a retrouvé l'art de Regault qui peignit Bossuet, mais en joignant à la majesté extérieure la haute maîtrise de l'intelligence. Quelle figure suggestive que celle de la *Mère Angélique*, Catherine-Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal, pure comme un ange, superbe comme un démon! C'est toute l'histoire du jansénisme qui se cristallise dans ce tableau, rapproché du portrait du grand Arnauld, figure de sectaire, masque sculpté par l'orgueil, œuvre de Jean-Baptiste de Champagne, né aussi à Bruxelles, neveu de Philippe, dans l'atelier duquel il travailla.

N'est-ce pas le triomphe de l'artiste de spiritualiser la matière, de faire apparaître dans un regard, sur un front, par un coup de pinceau magique, la passion qui a rempli une vie et de condenser parfois dans une figure l'histoire d'une époque.

J. SCHYRGENS.

Directement du Constructeur spécialiste

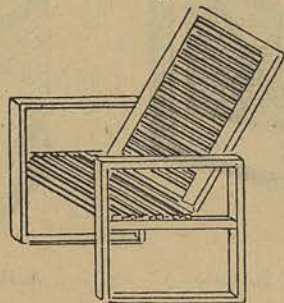
Jean DAVIN

TOUTES MENUISERIES

Rue Gén<sup>l</sup> Capiaumont, 94, Bruxelles

Téléphone : 48.26.29

Meubles pour Jardins, Parcs, Courts de tennis, Vérandas, etc.,



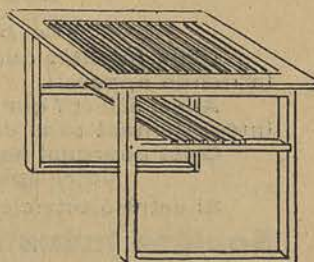
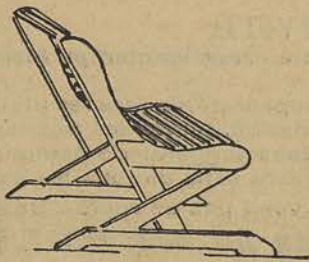
Démontables pour hivernage

Teintes en deux tons au choix

ainsi que les mesures

Cabines téléphoniques «APHONE»  
Système breveté «Davin Gilbert»

Portes «HALF TIME»  
à doubles battants automatiques







## Appareils électriques domestiques

# WESTINGHOUSE

de réputation mondiale

## Cireuse polisseuse « REGINA »

## Armoires frigorifiques

à partir de fr. **3,800**

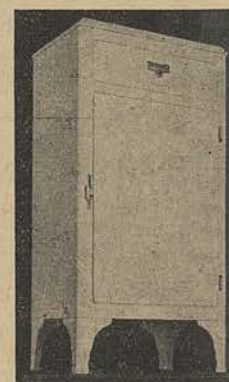
Cuisinières — Fers à repasser automatiques. — Réchauds, etc.

## ASPIRATEURS à partir de fr. **575**

CONSULTEZ-NOUS

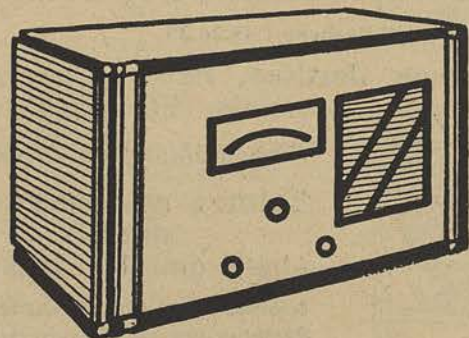
THE AMERICAN EQUIPMENT C<sup>o</sup>, S. A. BELGE

BRUXELLES, 23, boulevard de Waterloo — Téléphone : 11,98,98



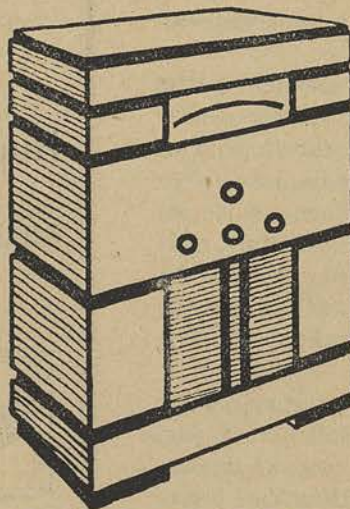
# “ SEMDA ” RADIO

LES 3 CREATIONS POUR 1935

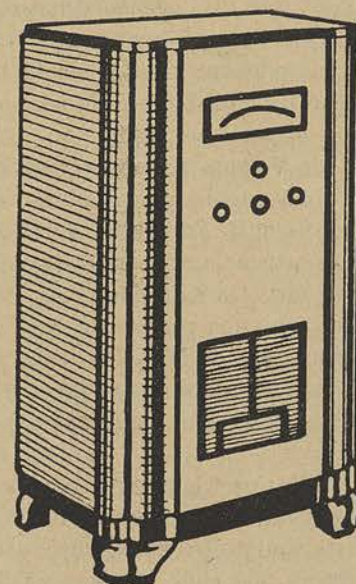


**SOLANGE** 59 x 34 x 25 cm.  
1875 frs

**SÉLECTIVITÉ**



**LILIANE** 55 x 43 x 25 cm.  
2750 frs



**MICHELINE** 100 x 60 x 40 cm.  
3675 frs

**MUSICALITÉ**

Deux qualités que l'on a crues longtemps inconciliables. « SEMDA » a réussi ce prodige de les réunir dans le même appareil.

Aussi sélectif que les superhétérodynes les plus poussés, « SEMDA » l'emporte par la pureté, en reproduisant intégralement sans déformation, toutes les nuances.

C'est pourquoi nous osons suggérer de demander à votre fournisseur une démonstration **COMPARATIVE**.  
Votre opinion sera celle de tous les connaisseurs : « SEMDA » prime sur toute la ligne.

Si votre électricien ne vend pas de radio « SEMDA », écrivez à la

**Société Industrielle du Son “ SEMDA ”**

Avenue Gribaumont, 97

Tél. 34.16.26

BRUXELLES (Cinquantenaire)

qui vous indiquera le distributeur officiel le plus proche.